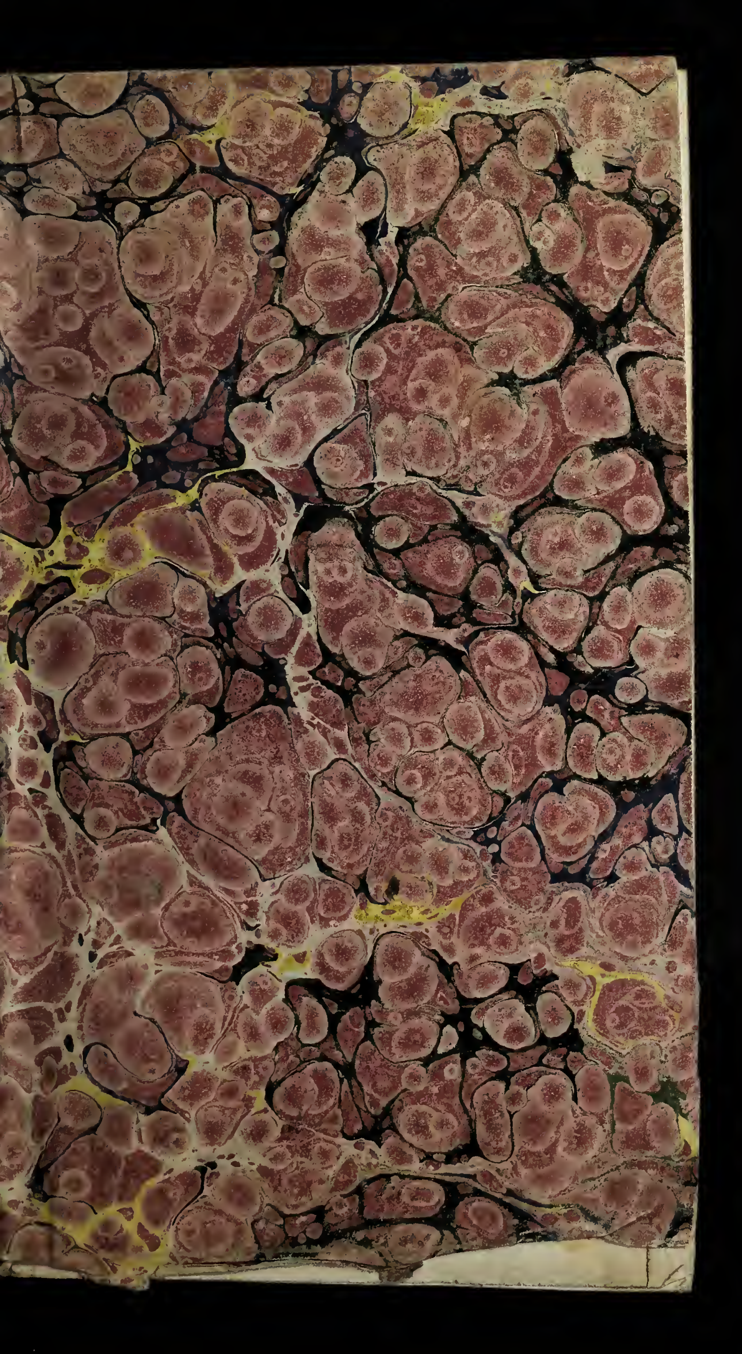


INSTRUCTION
PASTORALE
DE SON ÉMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE LUYNES,
ARCHEVÊQUE DE SENS,
Primat des Gaules & de Germanie, &c.

Contre la Doctrine des Incrédules; & portant Condamnation du Livre intitulé : *Systême de la Nature, ou des Loix du Monde physique & du Monde moral, &c. Londres 1770.*



A SENS,
Chez TARBÉ, Imprimeur-Libraire de Son Éminence Monseigneur le Cardinal DE LUYNES;
Et à PARIS,
Chez DESPILLY, Libraire, rue S. Jacques, à la Croix d'Or.

M. DCC. LXXI.



INSTRUCTION
PASTORALE
DE SON ÉMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE LUYNES,
ARCHEVÊQUE DE SENS,
Primat des Gaules & de Germanie, &c.

Contre la Doctrine des Incrédules ; & portant Condamnation du Livre intitulé : *Système de la Nature, ou des Loix du Monde physique & du Monde moral, &c. Londres 1770.*



PAUL D'ALBERT DE LUYNES, par la Miséricorde Divine, Cardinal-Prêtre de la sainte Église Romaine, du Titre de S. Thomas *in Parione*, Archevêque-Vicomte de

Sens, Primat des Gaules & de Germanie, Abbé-Comte de Corbie, Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, &c. Au Clergé Séculier & Régulier, & à tous les Fideles de notre Diocèse : SALUT & BÉNÉDICTION.

NOUS voyons depuis long-tems, MES CHERS FRERES, avec la plus profonde douleur, le complot formé par des hommes pervers pour anéantir toute espece de Religion dans le monde : pour se faire des prosélytes, ils enseignent une Doctrine qui flatte toutes les passions de l'homme, qui en justifie tous les excès ; elle l'établit dans une entiere indépendance de Dieu, qui n'est plus pour lui qu'un être chimérique ; de la Religion, qui n'est qu'une superstition des petits génies ; des Souverains & de toute autorité, par le systême de l'égalité ; de la Patrie, le Philosophe n'en reconnoissant d'autre que le lieu de la terre, où il se trouve le mieux ;

des devoirs envers ſes parens, parce que les enfans ne doivent pas plus à leurs peres & meres qu'aux autres hommes, quand, ſortis de la foibleſſe de l'enfance, ils n'ont plus beſoin d'eux.

Il me ſemble, M. F. que le cri univerſel de la nature qui réclame ſon Auteur ; que les ſignes ſenſibles & multipliés de ſa préſence & de ſon influence continuelle dans toutes les parties de ce vaſte Univers ; que le ſentiment intime de l'homme, attentif ſur la ſpiritualité de ſon ame ; le conſentement de toutes les nations pour reconnoître qu'il eſt dans l'homme une portion de lui-même qui lui ſurvit ; qu'il exiſte un Etre ſupérieur à tous les autres êtres, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime ; que la ſolidité des preuves de la divinité de notre Religion, reconnue & démontrée pendant dix-huit cens ans, par les plus grands & les plus ſublimes génies, & contre laquelle les efforts de l'impiété & de la vaine

Philoſophie ont heurté & ſe ſont briſés tant de fois, devroient me diſpenſer de prendre la plume, ſur-tout dans une circonſtance, où vos maîtres dans la Foi, & les véritables Docteurs établis de Dieu, pour vous inſtruire, viennent d'ouvrir ſous vos yeux l'abîme dans lequel l'Incrédulité vous feroit tomber, ſi indociles à leurs avis, vous ne vous défiiez pas de ſa ſéduction & de ſes preſtiges.

Mais conſidérant, M. C. F. que mes cheveux ont blanchi depuis quarante-un ans dans l'Épiſcopat, & les obligations particulieres que m'impoſe la dignité dont je ſuis revêtu : j'ai cru qu'il ſeroit honteux pour moi, de ne pas m'unir à mes Confreres dans l'Épiſcopat, lorſqu'ils s'élevent contre l'Incrédulité, & de me contenter d'applaudir à leurs efforts ſans les ſeconder. N'eſt-il pas même de mon devoir, comme votre Paſteur, de vous mettre en garde contre ces faux Docteurs, qui veulent ſemer le poiſon le plus ſubtil dans des pâturages, où

le troupeau confié à mes ſoins paiſſoit depuis ſi long-tems ſans inquiétude & ſans crainte ? C'eſt dans ce deſſein que je me propoſe de vous faire voir, combien la haute idée, que les Docteurs de l'Incrédulité veulent vous donner d'eux-mêmes, eſt mal fondée; combien leur Philoſophie eſt inconſéquente, & combien leur morale eſt pernicieuſe & déteſtable, & enfin de venger votre Dieu & votre Religion de leurs atroces calomnies.

Avant que d'entrer en matiere, je crois devoir vous avertir, M. F. que je ne veux m'élever ici que contre les Philoſophes qui ont profeſſé le Déiſme, le Matérialiſme & l'Athéiſme dans leurs Ouvrages, & ont ainſi abuſé d'une Philoſophie, qui, contenue dans ſes juſtes bornes, bien loin de nuire à la Religion, peut au contraire être très-utile pour y amener les hommes, & pour les y attacher par une perſuaſion intime.

PREMIERE PARTIE.

Les Philosophes modernes, pour vous en imposer, M. C. F. vous font entendre qu'ils sont les inventeurs de la Doctrine qu'ils vous enseignent; & que ces découvertes, qu'ils appellent importantes, sont dues à la sagacité de leurs recherches, & à la supériorité de leur génie; & cependant ils ne sont que des plagiaires, qui vous répetent ce qu'Épicure (1) & Lucrece (2) ont dit il y a bien des siecles, ce que Celse, (3) Porphire, (4) Julien l'Apostat, (5) Socin (6) & toute son École, Vanini, (7) Spinosa, (8) Bayle, (9)

(1) Épicure vivoit 342 ans avant J. C.
(2) Lucrece vivoit un siecle avant J. C.
(3) Celse, an de J. C. 117, Disciple d'Épicure, & Sectateur ardent de sa Doctrine.
(4) Porphire, né à Tyr, an de J. C. 233.
(5) Julien l'Apostat, an de J. C. 231.
(6) Socin vivoit en 1539, mort en 1604.
(7) Vanini, né en 1585, livré aux flammes en 1619.
(8) Spinosa, né en 1632, mort en 1677.
(9) Bayle, né en 1647, mort en 1706.

la Mettrie, (1) &c. ont écrit contre la Religion révélée, contre la Religion naturelle, & en faveur de l'Athéiſme & du Matérialiſme. Bayle a recueilli dans ſes Ouvrages, tous les égaremens & toutes les erreurs des Sectes qui l'avoient précédé. Il a orné de fleurs leur délire; il a intéreſſé la corruption du cœur par des obſcénités; la malignité, par des ſatyres; le mépris pour la Religion, par les ridicules qu'il lui a prêtés; il a quelquefois préſenté dans un nouveau jour les objections de ceux qui avoient marché avant lui dans la même carriere. Voilà l'arſenal dans lequel les Philoſophes modernes ont pris les armes avec leſquelles ils combattent la Religion, & dont ils font une ſi grande parade; quoique dans leurs Ouvrages il ne reſte à eux que l'élégance du ſtyle dans quelques-

(1) La Mettrie, né en 1709, mort en 1751, Auteur des Livres intitulés, *l'Homme Machine*, *l'Homme Plante*.

uns, & dans tous l'audace avec laquelle ils osent y mettre à découvert des conséquences que Bayle leur maître & leur modele, plus prudent qu'eux, n'avoit laissé qu'entrevoir ; ce qui a fait dire de lui, qu'il étoit l'Avocat-Général des Philosophes, mais qu'il ne donnoit jamais ses conclusions. Ils vous assurent que tout ce qu'ils enseignent est démontré ; & cependant dès que la mort les menace, ils tremblent, ou ils perdent la tête ; ils appellent à leur secours cette Religion qu'ils ont tant de fois blasphémée pendant leur vie ; ils lui font une réparation authentique ; ils se jettent dans les bras de ses Ministres ; ils les prient d'invoquer pour eux la miséricorde de ce Dieu qu'ils ont tant de fois affecté de méconnoître dans leurs Écrits ; ou ils meurent en désespérés. Je sçais que leurs Disciples, pour sauver l'honneur de la Secte, attribuent ces changemens à une foiblesse d'esprit, occasionnée par la vieillesse ou par la maladie ;

quoique ceux qui les approchent, qui les ſervent, & qui les aſſiſtent dans ce moment, atteſtent que leur eſprit étoit très-préſent, lorſqu'ils ont abjuré leurs erreurs: ils produiſent même quelquefois des actes paſſés par-devant Notaires par leurs Sectateurs, lorſqu'ils étoient en parfaite ſanté, par leſquels ils ont déclaré qu'ils déſavouent d'avance tout ce qu'ils pourroient, à l'heure de la mort, dire ou faire de contraire à ce qu'ils ont dit ou enſeigné, & qu'ils veulent que telles démarches de leur part (ſi elles avoient lieu) ſoient regardées comme nulles & non avenues: précautions qui ſont un aveu bien évident qu'il eſt très-rare qu'un Incrédule perſiſte, à l'heure de la mort, dans la façon de penſer, dont il a fait parade pendant ſa vie: des exemples fameux dans l'Hiſtoire, nous le démontrent.

Vanini, le plus déterminé en apparence de tous les Athées, étant arrêté & mis en priſon à Toulouſe à cauſe de l'énormité de ſon impiété, & de l'affectation avec laquelle il s'efforçoit

de la répandre; après avoir joué de mauvaiſe foi, toutes ſortes de rôles pour tromper ſes Juges, fut néanmoins condamné à mort. Auſſi-tôt ſa Philoſophie l'abandonna, & il mourut comme un fou & comme un inſenſé: c'eſt ce qu'atteſte Barthelemi de Gramond, pour lors Premier Préſident du Parlement de Toulouſe, qui étoit un de ſes Juges, qui l'avoit obſervé & ſuivi avec attention. (1)

Bayle, qui avoit fait de cette mort un grand éloge, eſt convenu qu'il s'étoit trompé. (2) Il l'a cependant laiſſé ſubſiſter dans les éditions de ſes Penſées diverſes, faites depuis, pour ne point laiſſer perdre à ſa Secte, un

(1) *Vidi ego in cuſtodia, vidi in patibulo, videram antequam ſubiret vincula. Flagitioſus in libertate, & voluptatum ſectator avidus. In carcere Catholicus, in extremis omni Philoſophiæ præſidio deſtitutus, amens moritur.* Barthol. Gramond, *Hiſt. Galliæ, lib.* 3. *pag.* 209.

(2) Entretien de Maxime & de Themiſte, *Part.* 2. Cependant depuis 1681 juſqu'à la fin de 1706, tems où il eſt mort, il a laiſſé ſubſiſter ce fait dans les nouvelles éditions de ſes Penſées diverſes, faites ſous ſes yeux.

Héros qu'il avoit créé exprès pour elle. Lui & ses Disciples n'ont point rougi en conséquence d'assimiler cette mort de Vanini à celle de cette multitude de Martyrs qui ont signé de leur sang, dans toutes sortes d'âges, de sexes & de conditions, la vérité & la divinité de la Religion Chrétienne, avec une joie, une fermeté, un courage & une sérénité d'ame manifestement au-dessus des forces de l'humanité.

Spinosa se sentant attaqué (1) d'une maladie mortelle, pour éviter le scandale que sa foiblesse auroit pu donner à sa Secte, & pour s'épargner tout trouble & toute inquiétude, ne voulut, ni pendant sa maladie, ni au lit

(1) Bernard Nieuw. *Existence de Dieu. Disc. Prélim.* & Bayle, *Pensées diverses.* §. CLXXXI, ajoute : qu'il craignoit de tomber dans quelque foiblesse de sens qui lui fît dire quelque chose contre ses principes, c'est-à-dire, qu'il craignoit que l'on débitât dans le monde qu'à la vue de la mort, sa conscience s'étoit réveillée, l'avoit fait démentir de sa bravoure & renoncer à ses sentimens. Peut-on voir, conclut Bayle, une vanité plus ridicule & plus outrée que celle-là, &c.

de la mort, que qui que ce ſoit lui parlât de l'état de l'homme dans l'autre vie, ni de la certitude ou de l'incertitude de ſes principes : il ſe précipita ainſi, en prétendu Héros, dans une affreuſe éternité pour l'intérêt de ſon amour-propre, & pour l'honneur d'une Secte qui lui importoit ſi peu dans ce moment.

Cette précaution, dit Bernard Nieuwentyt, qui rapporte ce fait, *ne marquoit pas un homme bien perſuadé par une véritable Philoſophie ; parce que, quand l'affoibliſſement de ſon eſprit ne lui auroit pas permis de répondre, comme il l'auroit ſouhaité, à toutes les objections qu'on auroit pu lui faire, il n'en auroit pas été, ſelon ſes principes, plus malheureux après la mort ; mais cela lui auroit fait perdre ſeulement la gloire d'avoir fait paroître juſqu'au dernier ſoupir, un eſprit plus fort que celui des autres hommes.* (1)

---

(1) Nieuwentyt ajoute : Un de ſes diſciples & de

Bayle rapporte que Saint-Ibal, fameux esprit fort, se plaignoit souvent à lui de ce qu'aucun homme de leur Secte n'avoit le don de la persévérance : *Ils ne nous font point d'honneur*, disoit-il, *quand ils se voient au lit de la mort, ils se déshonorent, ils se démentent, & meurent comme les autres, bien confessés & bien communiés :* il pouvoit ajouter, continue Bayle, qu'*ordinairement ils passent même jusqu'aux minuties de la superstition.* (1)

---

ses plus intimes amis que j'ai connu très-particuliérement quand j'étois jeune, & qui resta toujours attaché à ses opinions, & les soutint, tant qu'il l'osa, avec beaucoup de subtilité, comme un homme d'esprit qu'il étoit. Se trouvant attaqué de la maladie dont il mourut, après avoir resté quelque tems dans une sorte d'insensibilité & d'indolence, à l'imitation de son maître, rompit enfin le silence par ces terribles paroles : *Je crois maintenant tout ce que j'avois nié auparavant ; mais il est trop tard pour espérer miséricorde.* Cette mort affreuse avec toutes ses circonstances, m'a été rapportée par un sçavant, qui avoit appris que j'étois instruit des opinions de ce malheureux, & que je desirois de sçavoir de quelle maniere il étoit mort.

(1) *Dict. Crit.* de Bayle, *Édition de 1715, page 590, deuxieme colonne, D.*

Un Auteur, auquel on a attribué, depuis ſa mort, le Livre impie du Chriſtianiſme dévoilé, a déclaré, devant que de mourir, qu'il avoit toujours combattu la Religion de mauvaiſe foi, & a fait, ſur la fin de ſa vie, fermer ſa porte aux Philoſophes. (1)

Qui ne ſçait qu'un des plus fameux d'entr'eux tremble quand il tonne, qu'il va en cachette ſe proſterner aux pieds des Autels, & qu'une fievre éphémere ſuffit pour lui faire faire une confeſſion générale ? (2)

---

(1) M. Lambert, Docteur de Sorbonne, Chanoine de S. Honoré, qui l'a aſſiſté & adminiſtré dans ſa derniere maladie, atteſtera ce fait à qui voudra le lui demander; il étoit pour lors Vicaire de S. Séverin, Paroiſſe ſur laquelle le ſieur Boulanger eſt mort. Le ſieur Boulanger eſt l'Auteur de l'*Eſſai ſur le Deſpotiſme Oriental*, de *l'Antiquité dévoilée*, & de pluſieurs articles de l'Encyclopédie.

(2) Il eſt aſſez apparent, dit Bayle, que ceux qui affectent dans les compagnies de combattre les vérités les plus communes de la Religion, en diſent plus qu'ils n'en penſent. La vanité a plus de part à leurs diſputes que la conſcience. Ils s'imaginent que la ſingularité & la hardieſſe des ſentimens qu'ils

On remarque dans leurs Ouvrages, qu'ils citent rarement, parce que, s'ils citoient, les Sçavans releveroient leur mauvaise foi ou leurs méprises. S'ils font des citations, ils ne prennent des textes que ce qui paroît leur

---

soutiendront, leur procurera la réputation de grands esprits : les voilà tentés d'étaler contre leur propre persuasion les difficultés à quoi sont sujettes les Doctrines de la Providence & celles de l'Évangile. Ils se font donc peu à peu une habitude de tenir des discours impies; & si la vie voluptueuse se joint à leur vanité, ils marchent encore plus vîte dans ce chemin. Cette mauvaise habitude, contractée d'un côté sous les auspices de l'orgueil, & de l'autre sous les auspices de la sensualité, émousse la pointe des impressions de l'éducation; je veux dire qu'elle assoupit les sentimens des vérités qu'ils ont apprises dans leur enfance touchant la Divinité, le Paradis & l'enfer; mais ce n'est pas une foi éteinte, ce n'est qu'un feu caché sous les cendres. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se consultent, & principalement à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que les autres hommes. Ils passent jusqu'à la superstition : le souvenir d'avoir témoigné plus de mépris, qu'ils n'en sentoient, pour les choses saintes, & d'avoir tâché de se soustraire intérieurement aussi à ce joug, redouble leur inquiétude. On n'a presque jamais vu qu'un homme grave, éloigné des voluptés & des vanités de la terre, se soit amusé à dogmatiser pour l'impiété dans les compagnies. Bayle, *Edit de Roterd.* 1715, *tom.* 1, 3. *édit. pag.* 1064, *premiere & deuxieme col.*

être favorable, & paſſent ſous ſilence la partie du texte qui les condamne. (1) Leur fait-on une objection ſans réplique, ou leur cite-t-on des autorités tranchantes & déciſives ? Ils les diſſimulent ; ils prêchent la tolérance, le cri de leur Secte eſt la liberté, & ils ne veulent ſous leur empire, que des eſclaves ; quiconque ne penſe pas comme eux eſt un petit génie, aveuglé par l'ignorance, par la ſuperſtition ; ils le citent à leur Tribunal, & le condamnent au mépris public. Newton, qu'ils appellent le ſublime

---

(1) L'Auteur du *Syſtême de la Nature*, 2. *part. pag.* 338, donne comme le ſentiment de M. Paſcal, * l'objection que lui propoſe un homme qui, n'ayant juſques-là cherché à s'aſſurer de l'Exiſtence de Dieu, que par les lumieres ſeules de ſa raiſon, reſte dans une incertitude qui l'agite & qui l'inquiete, mais il ſe garde bien de rapporter la ſuite du texte, dans laquelle M. Paſcal amene cet homme à trouver une révélation certaine qui leve tous ſes doutes & & calme toutes ſes inquiétudes. Il préſente ainſi à ſon lecteur M. Paſcal, au moins comme très-enclin à l'Athéiſme, dans le temps qu'il le combat par des moyens victorieux.

* Voyez *Penſées de Paſchal, art. VIII.*

Newton, n'a pas même échappé à leur censure, parce qu'il a admis & prouvé l'existence de Dieu. (1) Ainsi, toujours inconséquens, lorsqu'on leur cite l'autorité d'un grand nombre d'hommes célebres par leurs lumieres & par leur science, qui ont condamné leur Doctrine, ils ne les regardent que comme des enfans qui balbutient, ou que comme des imbécilles qui ne sçavent pas raisonner; & s'ils croient au contraire trouver dans l'autorité de ces mêmes hommes un appui pour leur Doctrine, ils regardent cette autorité comme d'un si grand poids, qu'ils falsifient même quelquefois leurs textes, pour faire croire qu'ils leur sont favorables; comme s'il n'étoit pas ridicule que des hommes qui reconnoissent eux-mêmes, dans leurs Ouvrages, qu'ils ne sont que des

---

(1) En un mot, le sublime Newton, n'est plus qu'un enfant, quand il quitte la Physique & l'évidence, pour se perdre dans les régions imaginaires de la Théologie, *2. part. chap. 5, pag. 143.*

hommes machines, (1) que des hommes plantes, des hommes brutes, osent s'ériger en Docteurs infaillibles, & s'arroger le privilege de ne se tromper jamais. Tous ceux qui jusqu'ici avoient voulu subjuguer les hommes, s'étoient annoncés à eux comme des hommes divins; & les Philosophes modernes, par un renversement étrange, s'assimilent aux machines, aux plantes & aux brutes pour se gagner plus sûrement des Sectateurs.

Quelle opinion peut-on avoir de leur bonne foi, lorsqu'on voit, que pour se conserver la liberté d'écrire impunément tout ce qui leur plaît, ils donnent au Public leurs propres Ouvrages sous le nom d'hommes qui étoient estimés dans la société, (2) & forgent la fable que ces Ouvrages

---

(1) La Mettrie, Auteur de *l'Homme Machine*, de *l'Homme Plante*. L'Auteur du Livre de *l'Esprit*, admet *l'Homme machine & l'Homme brute*, comme l'Auteur du *Systême de la Nature*.

(2) Ils se cachent sous le nom d'un Juif, d'un Mahométan, d'un Persan; & attribuent toujours

ont été trouvés, après leur mort, dans leurs papiers : s'embarraſſant peu de flétrir la réputation d'un honnête homme, pourvu qu'ils donnent de l'appui à leur Doctrine par la célébrité de ſon nom, & qu'ils ſe dérobent aux recherches & aux punitions de la vindicte publique, en ſe cachant ſous ſon manteau ! Ces précautions ne ſont-elles pas même, M. F. un aveu, de leur part, bien frappant, qu'ils enſeignent une Doctrine ſi dangereuſe, qu'elle doit leur attirer l'animadverſion publique ? Peut-on avoir confiance en eux, quand on conſidere que, flottans & incertains dans leurs principes, ils ſe contrediſent ſans ceſſe ? Les uns regardent une Religion comme eſſentiellement néceſſaire, les autres comme inutile, pluſieurs comme pernicieuſe ; ceux-ci prétendent que les peines dont les Loix Civiles menacent les criminels,

---

leurs livres à des hommes qui ſont morts, pour qu'ils ne puiſſent pas les démentir.

ſuffiſent pour dompter les paſſions, & pour contenir les hommes dans le devoir : ceux-là aſſurent avec raiſon, qu'elles ſont inſuffiſantes : les uns rejettent les Prophéties, parce qu'elles ſont trop claires, (1) les autres, parce qu'elles ſont trop obſcures. (2) Les Athées, les Déiſtes, les Matérialiſtes forment autant de Sectes différentes; en un mot, ils ne s'entendent point entr'eux, & ne ſont jamais d'accord que ſur un ſeul point, celui de décrier Dieu & la Religion, & d'anéantir l'un & l'autre, s'il étoit poſſible.

Seroit-ce, MES FRERES, la modération, l'impartialité, la modeſtie, la douceur, vertus, compagnes toujours inſéparables de la vérité, qui pourroient ſéduire dans leurs

---

(1) S. Jérôme dit, que Porphire rejettoit les Prophéties de Daniel, parce qu'elles étoient trop claires.

(2) Tous les Philoſophes modernes, Athées, Déiſtes, & Matérialiſtes; *Paſſim.*

Ouvrages? Les excès, la paſſion, la prévention, la bonne opinion d'eux-mêmes, une humeur impatiente & chagrine y reſpirent de toutes parts.

Dans ce Livre du Syſtême de la Nature, qui vient de paroître, qu'on peut regarder comme le dernier effort de l'Incrédulité, où l'Auteur, enhardi par l'impunité, & ayant perdu toute pudeur, arrache tous les voiles, même tranſparens, ſous leſquels l'Incrédulité s'étoit juſqu'ici cachée: les blaſphêmes, le fiel & l'amertume coulent à chaque inſtant ſous ſa plume contre Dieu, contre ſa Religion ſainte.

Le Dieu que la Religion révélée nous annonce, eſt, ſelon lui, *un Dieu deſpotique, jaloux, vindicatif, intéreſſé, qui ne connoît point de regles, qui ſuit ſon caprice en tout, qui choiſit, ou réprouve ſelon ſa fantaiſie, qui agit en inſenſé, qui ſe plaît dans le carnage, dans la rapine & dans les for-*

faits. (1) *Sa Religion est la source féconde de tous les maux qui regnent dans le monde, & a par-tout produit & justifié les horreurs les plus étranges.* (2)

Je frémis, M. F. en vous faisant ce détail, & vous frémissez vous-mêmes! Mais ne doit-il pas vous apprendre que des hommes aussi passionnés ne peuvent mériter aucune croyance de votre part, & vous démontrer jusqu'au dernier degré d'évidence, que votre Religion vénérable les a vaincus, puisqu'il ne leur reste plus d'autres armes pour la combattre que le déchaînement & la fureur.

Seconde Partie.

Examinons à présent, M. F. leur Philosophie; ils veulent qu'on croie

---

(1) Syst. de la Nat. 1. *Part. pag.* 236. Il est à remarquer qu'il n'est presque pas de pages dans son livre, où ces blasphêmes horribles ne soient répétés.

(2) Id. *Pag.* 370, 2. *part.*

Sur

ſur leur parole, que le mouvement eſt eſſentiel à la matiere, tandis que nous voyons tous les jours des corps matériels dans le plus parfait repos, & qui n'en ſortiroient jamais, ſi l'impulſion d'une cauſe extérieure ne leur imprimoit un mouvement, qui s'affoiblit & ceſſe tout-à-fait en eux, ſelon que l'impulſion de la cauſe, qui l'a fait naître, s'affoiblit & ceſſe elle-même.

Demandez-leur, quelle eſt la cauſe de cette harmonie admirable, qui regne dans toutes les parties de ce vaſte Univers? Ce qui a produit ces merveilles toujours nouvelles, ces richeſſes inépuiſables, qu'on découvre dans les entrailles de la terre, dans le ſein des mers, dans la voûte des cieux, dans les organiſations de tous les corps? Ils vous répondront, *que le mouvement étant eſſentiel à la matiere, elle s'eſt néceſſairement mue de toute éternité;* (1) *que toutes les molécules qui la compoſent, après avoir roulé pen-*

(1) Syſt. de la Nat. 1. *Part. chap.* 2. *pag* 21 & 25.

dant long-tems dans la confuſion, ſe ſont enfin débrouillées, & ſont reſtées dans la combinaiſon qu'elles ont aujourd'hui. Mais ſi le mouvement eſt eſſentiel à la matiere, la matiere a donc continué néceſſairement de ſe mouvoir : ſa combinaiſon auroit donc dû varier ſans ceſſe? Et cependant elle ſubſiſte avec l'ordre le plus immuable depuis tant de ſiecles, & s'il arrive quelques légeres variations apparentes dans les mouvemens de la terre & des cieux, la raiſon humaine, éclairée par les lumieres de la Géométrie, a ſuffi pour démontrer que ces variations tenoient aux Loix générales du ſyſtême le mieux concerté. Ainſi l'ordre le plus parfait & le plus conſtant a donc réſulté d'une confuſion générale : la matiere qui, par elle-même, n'a que l'aptitude à recevoir le mouvement, s'eſt mue ſans un premier moteur, ce mouvement s'eſt conſervé depuis des ſiecles dans des corps, qui, par leur nature, tendent tous au repos avec le même degré de

force, de vîteſſe, de puiſſance & de régularité, ſans qu'il ait été renouvellé, dirigé & entretenu par un premier moteur : un Ouvrage, qui ſuppoſe évidemment, qu'une intelligence ſublime en a conçu le projet, & qu'une puiſſance ſans bornes l'a exécuté, n'a été opéré, que par l'action d'une matiere inerte & ſtupide, qui pouvoit bien ſervir de matériaux dans ce grand ouvrage, mais qui étoit entiérement impuiſſante pour en concevoir le projet, pour le diriger, & pour l'exécuter : tous les êtres contingens ont exiſté ſans l'action d'un premier être néceſſaire, & par conſéquent tout-puiſſant, qui les a appellés du néant à l'exiſtence, & a marqué & aſſigné à chacun d'eux leur place & leurs fonctions dans ce vaſte Univers.

Preſſés par ces objections, l'Auteur du Syſtême de la Nature répond, *que les molécules de la matiere ſont comme des dés pipés, c'eſt-à-dire, qu'elles produiſent toujours des effets déterminés ;* (1) ou ils appellent à

leur ſecours le hazard, la fatalité, la nature, mots vuides de ſens, qu'ils prononcent ſans pouvoir en donner aucune idée nette, & par conſéquent ſans les entendre, & auxquels ils n'ont recours, que pour éviter de prononcer le nom de Dieu, dont ils démontrent ainſi par leur embarras l'exiſtence, dans le tems même qu'ils affectent de la méconnoître. Quand vous voyez, M. F. un palais où regne de toutes parts le goût le plus admirable dans l'Architecture, dans les ornemens, dans les décorations, vous vous écriez : ô le grand Architecte! Quand vous examinez une montre très-composée, qui fait tous ſes

(1) Les molécules de la matiere, peuvent être comparées à des dés pipés, c'eſt-à-dire, qui produiſent toujours certains effets déterminés. Ces molécules étant eſſentiellement variées par elles-mêmes & par leurs combinaiſons, elles ſont pipées pour ainſi dire d'une infinité de productions différentes : la tête d'Homere ou de Virgile n'ont été que des aſſemblages de molécules, ou ſi l'on veut, des dés pipés par la nature, c'eſt-à-dire, des êtres combinés & élaborés, de maniere à produire l'Iliade ou l'Æneïde *Syſtême de la Nature*, 2. *part. pag.* 162, *not.* (40).

effets avec une justesse la plus exacte, vous ne doutez point qu'elle ne soit l'ouvrage d'un habile Horloger. Si vous jettez les yeux sur un tableau, où la correction du dessein, la vivacité du coloris, la dégradation des tons, la richesse de la composition, l'énergie de l'expression vous font croire que la nature même a imprimé sur la toile les objets représentés, vous admirez le grand Peintre; & quand ce magnifique spectacle de l'Univers se développe sous vos yeux, spectacle où tout vous annonce le plus excellent, le plus parfait, le plus admirable, le plus prodigieux de tous les ouvrages, ils veulent que vous vous écriiez : ô le beau coup du hazard, de la fatalité ! Les molécules de matiere, qui ont formé ce grand tout, ont été pipées bien heureusement!

Pour appuyer leur systême, ils sont forcés d'attribuer l'éternité à la matiere, sans pouvoir expliquer à quel titre un privilege aussi étonnant peut

lui appartenir ; ils veulent nous obliger de croire ſur leur parole, que cette matiere, qui eſt par elle-même inerte & ſtupide, produit ſans ceſſe des ouvrages, qui ſuppoſent une ſageſſe, une intelligence, & une puiſſance ſans bornes, myſtere plus incompréhenſible que tous les myſteres de notre Religion, dont l'obſcurité les révolte ſi fort. Enfin cette éternité du monde, qu'ils admettent, eſt contraire à tous les monumens hiſtoriques & à des faits clairs & évidens. L'Hiſtoire la plus ancienne eſt celle des Livres de Moyſe ; l'Incrédulité a fait tous ſes efforts, mais en vain, pour trouver quelqu'Hiſtoire qui ait précédé celle-là ; ſes Partiſans ont voulu produire les Antiquités Chinoiſes, mais un célebre Auteur,(1) qui poſſédoit parfaitement la Langue Chinoiſe, qu'ils n'entendent point, a démontré dans un ſçavant Mémoire que le regne des deux Fondateurs de

(1) Freret.

cet Empire étoit fini dix-neuf cens quatre-vingt-onze ans avant la premiere année de l'Ere Chrétienne, & par conséquent éloigné de l'époque de la Création du Monde, de deux mille deux cens trente-neuf ans. Le Pere *Couplet* a donné une table chronologique bien authentique de la Monarchie Chinoise, à la tête de laquelle les Chinois mettent la Création du Monde, & celle du premier homme & de la premiere femme. (1) L'Au-

(1) Et en effet, puisqu'ils fixent l'époque de la création du ciel & de la terre, d'un premier homme & d'une premiere femme, ils avouent assez clairement que le monde n'a point existé de toute éternité... D'où on peut conclure facilement, en raisonnant, que les Chinois ont reconnu un Etre suprême, qui a créé toutes ces choses dans des intervalles de tems déterminés.

(1) *Et verò, quod creationem cœli & terræ, maris ac fœminæ determinatis temporibus assignent, jam satis clarè fatentur, non extitisse mundum ab æterno... Adeòque facile est ratiocinando hinc conficere, numen aliquod supremum Sinenses cognovisse, à quo hæc omnia certis temporum intervallis procreata sunt.* In Præfat. ad Tabul. Chron. Monarch. Sinensis. §. 1.

teur des Lettres Persannes convient lui-même que tous les Historiens nous parlent d'un premier pere, & nous font voir la nature humaine naissante. (1) Toutes ces Histoires nous apprennent le tems où les Pays se sont peuplés, où les hommes ont composé des Nations différentes, l'origine des Arts, de la Police civile & militaire, & de la Religion. Eusebe parmi les Anciens, (2) Huet (3) & Grotius (4) parmi les Modernes, ont recueilli une foule de témoignages sur ces faits. A tout cela on n'oppose que des conjectures, des Qui sçait? des Peut-être; on forge des déluges, des ravages chimériques, on suppose des matieres préexistentes dans le désordre & la confusion, & enfin Bayle se retranche dans une objection futile qu'il donne comme sans réplique : *Si Dieu n'a créé le Monde*, dit-il, *que*

---

(1) Lettre. 99.
(2) *Præpar. Evangel. lib.* 1.
(3) *Alnetan. quæst.* 1, *lib.* 2, *cap.* 5.
(4) *De verit. Relig. Christ. lib.* 1, §. 16.

depuis ſix mille ans, c'eſt, ou parce qu'il ne l'a pas pu, ou parce qu'il ne l'a pas voulu; s'il ne l'a pas pu dans un tems, il ne l'a pas pu dans un autre: c'eſt donc parce qu'il ne l'a pas voulu; mais comme il n'y a pas de ſucceſſion dans Dieu, s'il a voulu quelque choſe une fois, il l'a voulu toujours dès le commencement. Je réponds avec Saint Thomas: (1) Dieu a voulu de toute éternité créer le monde dans le tems où il l'a créé, & pour le tems qu'il lui a plu de fixer à ſa durée; ainſi la création du monde, ſeulement depuis 6000 ans, ne prouve ni imperfection dans ſa puiſſance, ni variation dans ſa volonté.

L'argument favori de l'Auteur du Syſtême de la Nature contre l'exiſtence de Dieu, n'eſt pas, M. F. plus ſolide: *Nous ne pouvons*, dit-il, *avoir aucunes notions que par les organes des ſens; or Dieu ne pouvant tomber ſous*

---

(1) *Lib. 2. contra gentes, cap. 35.* Il eſt à remarquer que l'objection n'eſt pas nouvelle, puiſque S. Thomas l'a refutée, il y a 500 ans.

les ſens, nous ne pouvons donc avoir aucunes notions de Dieu. La majeure de cet argument eſt fauſſe : les idées de l'ordre, de l'équité & de la juſtice, conſidérées ſpéculativement, les combinaiſons immenſes des nombres qui étonnent notre raiſon, les infinis infiniment infinis par excès & par défaut, qui ouvrent au-deſſus & au-deſſous de zero des ſéries inépuiſables, tant en poſitif, qu'en négatif, ne peuvent tomber ſous les ſens ; & cependant, qui nieroit l'exiſtence & la juſteſſe de telles idées & de telles combinaiſons, dans leſquelles une ſubſtance ſpirituelle peut ſeule éclairer & aſſurer nos pas, paſſeroit pour un inſenſé. Il eſt également faux, que nous ne puiſſions pas acquérir par la voie même des ſens une notion certaine de l'exiſtence de Dieu ; il eſt conſtant au contraire, que c'eſt par le rapport des ſens, que l'exiſtence d'un Etre ſupérieur à toute la Nature s'eſt le plus généralement établie, & que Dieu lui-même s'eſt ſervi de ce moyen,

pour rendre tous les hommes inexcusables s'ils ne croyoient pas en lui. (1) C'eſt pour cela, qu'il les renvoie continuellement à l'examen de ſes œuvres ſenſibles, pour s'aſſurer de ſon exiſtence, & connoître par-là ce qu'il doit être en lui-même, & ce qu'il eſt par rapport à eux; & voilà pourquoi cet Etre ſuprême nous a démontré ſon exiſtence & la divinité de notre Religion par toutes les preuves ſenſibles & de fait qui peuvent porter la con-

---

(1) La colere de Dieu éclate des cieux contre toute impiété & toute injuſtice de ces hommes, qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injuſtice, parce que ce qui eſt connu de Dieu leur eſt devenu évident par la manifeſtation qu'il leur en a faite. En effet, leur étant aiſé de connoître ce qu'il y a d'inviſible en lui, & ſon éternelle vertu & Divinité, par ce qu'il a mis ſous leurs yeux dans ſes œuvres viſibles, ils ſont inexcuſables de ce que l'ayant connu pour Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme un Dieu, & ne lui ont pas rendu les actions de graces qu'ils lui devoient; ils ſe ſont au contraire égarés dans leurs propres penſées & ont laiſſé volontairement obſcurcir leur cœur devenu inſenſé, diſant: nous poſſédons la ſageſſe, dans le tems qu'ils ſont devenus fous. *Aux Rom. chap. 1.*

viction dans les esprits par la voie des sens.

Tout ce que mes sens me font appercevoir dans la Nature me démontre donc la nécessité de l'existence d'un Etre distingué de la matiere, intelligent & tout-puissant, d'où je conclus avec raison que cet Etre existe. Mais comment un Etre spirituel peut-il agir sur la matiere? Quelle est sa maniere d'exister? Je l'ignore; mais étant assuré de son existence par le rapport de mes sens, je ne puis en douter, & cela me suffit, parce que de la certitude de son existence découlent nécessairement tous ses attributs, & tous mes devoirs envers lui. La lumiere frappe vivement mes yeux, j'en conclus avec raison, que la lumiere existe; & quoique je ne comprenne point ce que c'est que la lumiere en elle-même, ni sa maniere d'agir, & qu'aucun Physicien depuis le commencement du monde n'ait pu le définir, cependant on me regarderoit comme un insensé, si je niois

l'exiſtence de la lumiere. Il y a donc des choſes que je ne comprends pas, & que je ſuis cependant obligé d'admettre. Comment l'Auteur du Syſtême de la Nature peut-il donc décider nettement, qu'un eſprit ne peut agir ſur la matiere, parce qu'il ne le comprend pas; ſur-tout avouant lui-même que nous ſommes incapables de nous rendre raiſon des phénomenes, même les plus journaliers, que la Nature nous préſente? Tout ce qu'il ajoute ſur les qualités, qu'il faudroit admettre dans Dieu, s'il exiſtoit, n'étant qu'une déclamation vaine, dans laquelle ſon imagination échauffée forge des chimeres, comme je le prouverai dans la troiſieme Partie. Voilà donc l'argument ſur lequel eſt appuyée la baſe de tout ſon ſyſtême, qui croule, & par conſéquent le ſyſtême qui s'évanouit.

L'Incrédule preſſé par la force de ces argumens qui établiſſent l'exiſtence de Dieu, répond : quand je ne pourrois nier l'exiſtence de cet Etre

ſouverainement ſpirituel, tout-puiſſant & intelligent, premier moteur & conſervateur de toutes choſes, que s'enſuivroit-il pour la regle de ma conduite & de mes mœurs? Cet Etre dans cette ſuppoſition ne reconnoiſſant dans l'Univers, rien de ſupérieur à lui, & à plus forte raiſon rien d'égal à lui, eſt ſi fort élevé au deſſus de l'homme, que les hommes ne valent pas plus devant lui que les mouches & les cirons; (1) & qu'ainſi il ne peut être ni flatté de leurs hommages, ni irrité de leurs mépris : il jouit d'un bonheur inaltérable, & qui, par conſéquent, ne peut être troublé par des actions, qui lui ſont abſolument indifférentes. (2)

Il eſt aiſé, M. F. de reconnoître

---

(1) Etre impie, c'eſt-à-dire qu'un Dieu ſouverainement heureux & tout-puiſſant, peut être offenſé par ſes foibles créatures! *Syſtême de la Nature*, 2. *part. pag* 528.

(2) Quoiqu'il en ſoit, en ſuppoſant Dieu l'auteur de tout, rien n'eſt plus ridicule, que l'idée de lui plaire, ou de l'irriter par nos actions, nos penſées, nos paroles : rien de plus inconſéquent, que d'imagi-

dans cette reponse, que le but principal de la Doctrine des Incrédules, est d'assurer aux hommes l'impunité dans une autre vie, & que cette assertion leur est d'autant plus chere, que c'est par-là qu'ils se gagnent des Sectateurs, & qu'ils les enchaînent à leur char, pour orner leur prétendu triomphe.

Mais dès qu'il est un Etre nécessaire, créateur & premier moteur de toutes choses, possédant par conséquent éminemment toutes les perfections ; l'amour de l'ordre, & le maintien de l'ordre sont une de ses perfections essentielles; il veut donc nécessairement que toutes ses créatures soient dans l'ordre par rapport à lui : or l'ordre, même selon les lumieres de la raison humaine, est que les inférieurs dépendent des supérieurs, & leur marquent le respect &

---

ner que l'homme, son ouvrage, puisse mériter ou démériter à son égard. *Systême de la Nature*, pag. 304.

la ſoumiſſion qu'exige d'eux leur dépendance : & ce devoir augmente dans la proportion de la prééminence de celui qui commande par rapport à celui qui obéit. De-là ces maximes généralement reçues parmi tous les hommes, que les Rois doivent être aimés, reſpectés & obéis de leurs ſujets dans la proportion de la prééminence ſouveraine qu'ils ont ſur eux ; que le reſpect & l'obéiſſance dus aux Magiſtrats, dépoſitaires de leur autorité & chargés de l'ordre public, doit être inaltérable ; que les enfans doivent chérir & reſpecter ceux qui leur ont donné le jour ; que les perſonnes mariées doivent ſe garder la fidélité conjugale ; enfin que les hommes ſe doivent les uns aux autres des égards, des déférences réciproques ſelon les différens rapports que la différence des états & des conditions ont établis entr'eux.

De-là les loix qui décernent les punitions de l'infraction de cet ordre, punitions d'autant plus ſéveres, que l'infraction eſt plus grieve, à raiſon

des circonſtances, & de la dignité de de la perſonne qui eſt offenſée.

Il n'y auroit donc que vis-à-vis de Dieu, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, par qui & en qui tout exiſte, Etre néceſſaire & incomparable, qu'il ſeroit permis à une créature à qui il a donné, par préférence à toutes les autres, une intelligence ſpirituelle, capable de le connoître, & une ame ſenſible capable de l'aimer, qu'il ſeroit permis, dis-je, de ſe ſouſtraire à tout culte & à toute dépendance envers lui, de violer les loix qu'il lui a données, & même de l'inſulter, de l'outrager avec une entiere impunité? Cet Etre infiniment parfait verroit d'un œil également indifférent l'impie & l'homme religieux, le ſcélérat & l'homme vertueux, le fils qui égorge ſon pere, & le fils tendre & reſpectueux qui l'aime & qui l'honore, l'homme parjure & l'obſervateur fidele de ſa parole & de ſes ſermens, celui qui ſouille la couche nuptiale par toutes ſortes

d'infidélités & d'horreurs, & celui qui la conſerve pure & ſans tache, enfin les crimes les plus atroces envers lui, envers les Souverains, envers les égaux, ne lui paroîtroient pas mériter plus d'attention de ſa part, qu'une araignée qui file ſa toile, ou qu'une fourmi qui fait ſon magaſin? Comment des hommes qui ſe vantent, M. F. de poſſéder la ſageſſe par excellence, peuvent-ils pouſſer auſſi loin le délire de l'eſprit & de la raiſon?

Raiſonnent-ils mieux ſur la nature de notre ame en vous affirmant qu'elle eſt matérielle? Qu'ils expliquent donc clairement comment les combinaiſons de la matiere, quelque variées & quelques infinies qu'on les ſuppoſe, peuvent produire une penſée. Que dis-je, une penſée? Les découvertes ſublimes du génie de Newton, les calculs abſtraits du célebre Clairaut. Interrogez les hommes méditatifs, & ils vous diront, ſi dans les momens où ils ſont abſorbés dans une méditation profon-

de, ils ne ſentent pas au-dedans d'eux-mêmes, combien la matiere eſt différente de la ſubſtance qui agit en eux dans ce moment. Interrogez tous les ſiecles, ils vous apprendront que les hommes de toutes les nations, de tous les climats, de toutes les religions ont toujours cru, qu'une partie d'eux-mêmes leur ſurvivoit après leur mort, & que dans le ſein même de la groſſiéreté & de la barbarie, ce ſentiment n'a jamais été méconnu. De-là ces libations faites ſur les tombeaux, ces ſacrifices offerts pour les morts, ces apothéoſes qui leur étoient décernées, ces offrandes qu'on enfermoit dans leurs ſépulchres; cette croyance généralement établie, que les crimes étoient punis, & que les vertus étoient récompenſées après la mort; cette prétention à l'immortalité, ce deſir même de l'immortalité, naturel à tous les hommes. Comment l'Auteur du Livre de l'Eſprit a-t-il donc pu avancer, non-ſeulement ſans preuves, mais contre toute vérité, que la

croyance de l'immortalité de l'ame n'a commencé qu'au tems de Néron ? (1) Ils répondent, que, Dieu étant tout-puissant, nier qu'il puisse communiquer la pensée à une portion de matiere, c'est méconnoître sa toute-puissance, & lui insulter. Mais Dieu, quoique tout-puissant, peut-il chan-

---

(1) Voici ce que Ciceron en pensoit, près d'un siecle avant Néron.

In animi autem cognitione, dubitare non possumus, nisi planè in physicis plumbei sumus, quin nihil sit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex. Quod cum ita sit, certè nec secerni, nec dividi, nec discerpi, nec distrahi potest; nec interire igitur. Est enim interitus quasi discessus, & secretio, ac diremptus earum partium, quæ ante interitum junctione aliquâ tenebantur. lib. 1. Tusc. disp. ch. 29.

Lorsque nous cherchons quelle est la nature de notre ame, il faut que notre esprit soit aussi lourd que du plomb en matiere de Physique, si nous doutons de cette vérité, qu'il n'y a rien dans les ames de mêlé, rien de concret, rien de lié, ni d'organisé, rien de double comme dans la matiere; que cela étant ainsi, elle ne peut-être, ni séparée, ni divisée, ni déchirée, ni rompue en morceaux, ni parconséquent mourir : car la mort est comme la disparution de ces parties qui, avant la mort étoient retenues ensemble par un lien commun.

ger l'eſſence des choſes, faire que ce qui eſt, ne ſoit pas dans le même inſtant, qu'un triangle n'ait pas trois côtés, que l'eſprit ſoit matiere, & que la matiere ſoit eſprit, & confondre ainſi toutes les ſubſtances, en détruiſant les principes conſtitutifs, qui, ſelon l'ordre établi par ſa ſouveraine ſageſſe, les diſtinguent & les caractériſent? Ce ſeroit, en le ſuppoſant, qu'on inſulteroit véritablement à l'Etre ſuprême. Ils ajoutent que nous ne connoiſſons pas toutes les propriétés de la matiere. Cela peut être: mais nous connoiſſons évidemment que les propriétés de la matiere ſont l'extenſion, la ſolidité, la figure, le repos & le mouvement, & qu'en combinant ces propriétés en toutes les manieres poſſibles, on ne lui fera jamais produire une penſée. Notre ame étant actuellement liée avec notre corps par la volonté du Créateur, l'ébranlement des organes matériels peut lui occaſionner des penſées; mais il répugne à l'eſſence de la matiere de les pro-

duire & d'en être le ſujet. L'ébranlement des organes avertit l'ame, mais c'eſt elle ſeule qui combine, qui réfléchit, qui délibere, & qui décide du choix & de l'action ; enfin, l'extenſion & la diviſibilité étant des propriétés eſſentielles à la matiere, & la penſée ſimple, par exemple une affirmation ou une négation, n'étant ſuſceptible ni d'extenſion ni de diviſibilité, la matiere ne peut donc pas la produire ſans changer de nature.

L'Auteur fait ici un argument, cent fois rebattu par ceux qui jouent le rôle d'Incrédules, argument que le chef des Philoſophes modernes regarde comme d'une grande force ; le voici : *Lorſqu'on demande aux Théologiens obſtinés à admettre deux ſubſtances eſſentiellement différentes, pourquoi ils multiplient les êtres ſans néceſſité ? C'eſt*, diſent-ils, *parce que la penſée ne peut être une propriété de la matiere. On leur demande alors, ſi Dieu ne peut pas donner à la matiere la faculté de penſer ? Ils répondent que non, vu que Dieu ne*

peut pas faire des choſes impoſſibles. Mais dans ce cas les Théologiens, d'après ces aſſertions, ſe reconnoiſſent pour de vrais Athées. En effet, d'après leurs principes, il eſt auſſi impoſſible que l'eſprit ou la penſée produiſent la matiere, qu'il eſt impoſſible que la matiere produiſe l'eſprit ou la penſée : & l'on en concluera contr'eux, que le monde n'a point été fait par un eſprit, pas plus qu'un eſprit par le monde, que le monde eſt éternel ; & que s'il exiſte un eſprit éternel, il y a deux Etres éternels, ce qui, ſelon eux, ſeroit abſurde ; ou s'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance éternelle, c'eſt le monde, vu que le monde exiſte, comme on n'en peut douter. (1)

Cet argument bien diſcuté n'eſt, M. F. qu'un jeu de mots propre à éblouir les ignorans, ou ces hommes prévenus & aveuglés par leurs paſſions, qui, au premier coup d'œil, regardent comme inſolubles tous les argumens que l'on fait contre l'exiſ-

---

(1) Syſt. de la Nat. *Pag.* 100, *part.* 1, dans la note.

tence de Dieu, contre la divinité de ſa Religion, contre la ſpiritualité de l'ame. Tout homme attentif & ſans prévention appercevra bien-tôt que cet argument n'eſt point en forme, & qu'il a pour baſe une ſuppoſition fauſſe. En effet, on y ſuppoſe que les Théologiens, en prouvant qu'il répugne à l'eſſence de la matiere de produire une penſée, admettent un principe ; d'où il ſuit, que la penſée ne peut auſſi produire la matiere. Ce n'eſt point-là ce que diſent les Théologiens : ils diſent ; la matiere ne peut produire la penſée, parce que la penſée répugne à ſon eſſence. Pour mettre l'argument en forme, il falloit dire : Or il répugne à l'eſſence d'un eſprit d'agir ſur la matiere ; donc un eſprit n'a pu ni la produire, ni agir ſur elle. On a toujours défié les Incrédules de prouver & de démontrer la mineure ou la ſeconde propoſition de cet argument, & leurs partiſans même conviennent qu'ils n'ont pu y réuſſir. La concluſion eſt encore fauſſe :

fausse : car les Théologiens n'ont jamais dit, que la pensée pouvoit produire la matiere, mais qu'un Etre nécessaire, pensant & intelligent, a pu créer la matiere, & agir sur elle pour la modifier, l'organiser, lui imprimer & lui conserver le mouvement. Sur quoi porte donc le reproche qu'on fait aux Théologiens, que d'après ces assertions, ils se reconnoissent de vrais Athées ? Ne pouroient-ils pas reprocher plus justement aux Incrédules la mauvaise foi, avec laquelle ils leur supposent des assertions qu'ils ont eux-mêmes forgées pour éblouir leurs partisans, en leur annonçant la victoire dans le tems que c'est eux qui ont succombé dans le combat. Je prétends même que la possibilité de l'action d'un esprit sur la matiere nous est démontrée par une expérience journaliere, & par un sentiment intime qui ne nous permet pas d'en douter. En effet, je connois en moi deux sortes de mouvemens ; des mouvemens spontanés, tels que la circulation de

mon ſang, &c. qui ſe font en moi ſans que je les commande, & même ſans que j'y penſe, & que je m'en apperçoive ; & des mouvemens volontaires qui n'ont lieu que quand je le veux, & que de la maniere que je le veux ; c'eſt ainſi que je remue ou ma tête, ou ma main, ou mon pied à ma volonté ; de même j'ai une penſée, je lui en ſubſtitue une autre quand il me plaît, même une penſée toute contraire à celle qui m'occupoit d'abord.

Selon l'Auteur du Syſtême de la Nature, il faudroit dire que c'eſt la matiere qui ſe commande à elle-même ſes mouvemens volontaires ; mais ayant démontré que la matiere ne peut être ſuſceptible de la penſée, ni par conſéquent avoir de volonté, il faut donc reconnoître que c'eſt un Etre diſtingué d'elle qui les lui commande : or, un Etre diſtingué de la matiere, qui en dirige à ſon gré certains mouvemens, qui les modifie, qui les change comme il lui plaît, avec des réflexions & par des motifs

conſéquens, ne peut être qu'un eſprit; donc je porte au dedans de moi-même, à chaque inſtant, une preuve ſenſible & évidente, qu'un eſprit peut agir ſur la matiere.

Vous venez de voir, M. F. combien leur philoſophie eſt inconſéquente : voyons à préſent combien leur morale eſt pernicieuſe & déteſtable.

Troisieme Partie.

L'Auteur du Syſtême de la Nature ſe félicite d'avoir enfin fait tomber le reproche, qu'on faiſoit aux nouveaux Philoſophes, de tout détruire ſans rien édifier. Vous allez voir, M. F. quel édifice affreux il éleve en conſéquence : voici les leçons qu'il donne aux hommes. " Depuis ſix mille ans, l'Univers a reconnu l'exiſtence de la Divinité; à meſure que les hommes ont acquis de plus grandes lumieres, cette croyance, bien loin de s'affoiblir a été au contraire admiſe par les plus grands hom-

mes, par les plus beaux génies, qui, dans de ſçavans & immortels ouvrages, ont démontré l'exiſtence de Dieu; & moi du fonds de mon cabinet, je viens vous apprendre que tous ces grands hommes, ſi admirables en tout le reſte, n'ont été que des enfans qui balbutient, quand ils ont parlé de Dieu & de la Religion, & que l'Univers entier a adopté, comme eux & avec eux, l'erreur la plus groſſiere. La Divinité qu'ils ont reconnue & honorée juſqu'ici, n'eſt *qu'une chimere, qu'un Être de raiſon indéfiniſſable, dont on ne peut ſe former aucune idée,* (1) *& dont l'exiſtence n'a pris ſa ſource que dans le ſein de l'ignorance & de la ſuperſtition* (2). „Ainſi détruiſez ces temples, renverſez ces Autels qu'on a élevés, depuis le commencement du monde, à un Dieu

(1) Syſt. de la Nat. *Pag.* 38, *part.* 2.

(2) Ce fut dans le ſein de l'ignorance, des alarmes & des calamités, que les hommes ont toujours puiſé leurs premieres notions de la Divinité; Idem. 2. *part. pag.* 9.

fantastique, avec lequel les hommes n'ont pas plus de rapport qu'avec les pierres, (1) ,, & dont vous n'avez par-conséquent rien à craindre, ni rien à espérer. Enivrés par votre orgueil, vous vous êtes persuadés que vous aviez une grande supériorité sur les brutes ; sachez *que tout est matiere en vous, comme en elles ; que vous n'en êtes distingués que par des différences purement accidentelles ; l'homme n'étant autre chose que de la matiere combinée, dont la forme varie à chaque instant* (2). *A la mort votre sort & celui des brutes sera donc absolument égal : homme foible & vain, ne vois-tu pas que ce sont des atômes qui te forment, des atômes qui te meuvent, des circonstances indépendantes de toi, qui modifient ton Etre, & qui reglent ton sort ;* (3) *que tu n'es qu'un Etre purement passif entre les mains de la nécessité ;* (4) *qu'il ne peut y avoir,*

(1) Syst. de la Nat. *Pag.* 75. 2. *part.*
(2) Id. *Pag.* 82.
(3) Id. *Part.* 1, *pag.* 256.
(4) Id. *Pag.* 75.

par conséquent ni désordre, ni mal réel dans une nature, où tout suit les loix de sa propre existence? (1) *L'Homme n'est donc libre dans aucun instant de sa vie; il est nécessairement guidé à chaque pas par les avantages réels ou fictices qu'il attache à l'objet qui excite ses passions.* (2) *Soumettez-vous à la nécessité, elle vous entraînera toujours malgré vous.* (3) *La vertu & le vice ne sont que de simples dénominations; l'homme constitué, ou modifié, de la maniere qui fait ce que nous appellons un homme vertueux, agit nécessairement d'une maniere d'où résulte le bien-être de ses associés; celui que nous appellons méchant, agit nécessairement d'une maniere d'où résulte leur malheur.* (4) *L'action la plus louable de l'homme est celle qui lui est la plus utile, & qui le rend le plus heureux:* (5) *voilà pourquoi il*

---

(1) Syst. de la Nat. *Pag.* 68.
(2) Id. 1. *Part. pag.* 204.
(3) Id. *Pag* 255.
(4) Id. *Pag.* 64.
(5) Id. *Pag.* 236 & 237.

ſeroit utile & peut être injuſte de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être ſans ſe rendre malheureux; dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice. (1)

Quelle conſolation ſa morale donne-t-elle à l'homme, M. F? Une ſeule, le Suicide; il le conſeille. *La Société, ou ceux qui la repréſentent, le traîtent-ils avec dureté, avec injuſtice, & lui rendent-ils ſon exiſtence pénible; l'indigence & la honte viennent-elles le menacer au milieu d'un monde dédaigneux & endurci; des amis perfides lui tournent-ils le dos dans l'adverſité; une femme infidelle outrage-t-elle ſon cœur; des enfans ingrats* (2) *& rebelles affligent-ils ſa vieilleſſe; a-t-il mis ſon bonheur excluſif, dans quelque objet qui lui ſoit impoſſible de ſe procurer; enfin, pour quelque raiſon que ce ſoit, le chagrin, les remords, la mélancolie, le déſeſpoir ont-ils défiguré pour l'hom-*

---

(1) Syſt. de la Nat. *Pag.* 152. 1, *part.*
(2) Id. *Pag.* 305.

me le ſpectacle de l'Univers? S'il ne peut ſupporter ſes maux, qu'il quitte un monde, qui déſormais n'eſt plus pour lui qu'un vaſte déſert. (1) Il le juſtifie. *Eh bien! de quel droit blâmer celui qui ſe tue par déſeſpoir? La mort eſt le remede unique au déſeſpoir. C'eſt alors que le fer eſt le ſeul ami, le ſeul conſolateur qui reſte aux malheureux.* (2) Il y excite. *Les Grecs & les Romains*, dit-il, *& d'autres peuples que tout conſpiroit à rendre courageux, regardoient comme des Héros, des Dieux, ceux qui tranchoient volontairement le cours de leur vie.* Il en fait enfin un devoir. *Lorſque rien*, conclut-il, *ne ſoutient plus l'être de l'homme; vivre eſt le plus grand des maux, & mourir eſt un devoir pour qui veut s'y ſouſtraire.* (3)

Qui ne voit, M. F. dans cette morale déteſtable tous les excès des paſſions, même les plus énormes, au-

(1) Syſt. de la Nat. Id. *Pag.* 307.
(2) *Pag.* 303.
(3) Id. *Pag.* 306.

torisés; tous les liens de la Société rompus; toutes les idées du vice & de la vertu, non-seulement confondues, mais anéanties; tous les crimes justifiés; l'homme dégradé & avili, réduit à vivre en esclave & à mourir en désespéré?

L'Auteur, pour pallier ces affreuses conséquences a recours à l'éducation, qui est, selon lui, *l'agriculture de l'esprit, & qui, semblable à la terre, en raison de ses dispositions naturelles, de la culture qu'on lui donne, des fruits qu'on y seme, des saisons plus ou moins favorables qui les conduisent à la maturité, produira sûrement des vices ou des vertus, des fruits moraux utiles ou nuisibles à la Société* (1).

Mais ses Sectateurs ne feront-ils pas le plus généralement du nombre de ceux qui trouvent que le vice les rend heureux, & qui, par conséquent, devront, de son propre aveu, aimer le vice; tous les hommes ayant des

---

(1) Syst. de la Nat. *Pag.* 212, 1. *part.*

paſſions, & le propre des paſſions étant de leur faire attacher leur bonheur à la poſſeſſion & à la jouiſſance de ce qui en fait l'objet. Ces atomes, qui, ſelon l'Auteur, meuvent l'homme néceſſairement, ſeront toujours déterminés à le mouvoir vers l'objet de ſes paſſions; & tant qu'il ſe rendra heureux en les ſatisfaiſant, non-ſeulement il ne ſera pas blâmable de s'y livrer; mais s'abandonner à elles, deviendra pour lui un devoir, ſelon les principes que l'Auteur admet: que lui importera, que pluſieurs des hommes, dans la ſociété deſquels il vit, ſe conduiſent différemment de lui? Il dira que les atomes qui les meuvent, ayant une détermination, & une énergie différente de celles des atomes qui le font agir, il ne les blâme pas; mais qu'il ne doit, ni ne peut les imiter. D'ailleurs invoquant en ſa faveur cet autre principe de l'Auteur: qu'*il ne peut y avoir ni déſordre, ni mal réel dans une nature, où tout ſuit les*

loix de sa propre existence ; il se persuadera que tout ce qu'on lui reproche comme désordre, comme mal, n'est qu'une fiction contraire à l'essence des choses; dans ce cas, de quelle ressource peut être pour lui l'éducation? Celui qui sera saisi d'une passion violente pour la femme de son prochain, craindra-t-il de commettre un adultere? Un jeune homme dissipateur, retenu dans ses dépenses par un pere riche, & dont l'œconomie a grossi le trésor, craindra-t-il de hâter pour lui la jouissance d'un héritage qui le rendroit si heureux? Un ami même ne trahira-t-il pas son ami sans qu'on puisse le blâmer, toutes les fois qu'il retirera de sa trahison le plus grand avantage? Enfin, quand ce moyen de l'éducation, seroit aussi efficace que nous l'avons démontré inutile; en suivant les principes de l'Auteur, ne seroit-il pas encore insuffisant? Sur vingt millions d'hommes qui sont en France, il y en a au moins dix-huit millions qui

ne peuvent recevoir cette éducation, & dont les déterminations n'étant point modifiées par elle, pourroient remplir la France de crimes & de forfaits.

L'Auteur convient lui-même, qu'*il y a des hommes dont la machine est si mal organisée, que l'éducation même est impuissante pour les modifier.* (1) Voilà donc, de son propre aveu, un grand nombre d'hommes qui pourront commettre toutes sortes de scélératesses par une malheureuse, mais inévitable nécessité. *Les remords, la honte & la crainte, sont encore des moyens*, dit l'Auteur, *qui servent à modifier les hommes.* (2) N'est-il pas évident, au contraire, qu'un homme, persuadé qu'il est un être purement passif sous l'empire de la nécessité, & que tout meurt avec lui, ne peut avoir, ni honte, ni remords, ni crainte? Celui dont on saisiroit le bras dans

(1) Syst. de la Nat. 3. *Part. pag.* 230.
(2) Id. *Pag.* 213.

le tems qu'il tiendroit une épée, & à qui on feroit porter par force un coup mortel dans le ſein de ſon meilleur ami, ſeroit ſaiſi d'horreur ; mais il n'auroit, ni honte, ni remords, ni crainte : parce que ſa volonté n'ayant nulle part à cette action, la honte, les remords & la crainte ne peuvent être le partage que de celui qui l'a contraint à la faire. Un homme qui admet le ſyſtême du Livre de la Nature, regardant de même le crime qu'il a commis, comme une ſuite d'une énergie de ſon organiſation, dont il n'a pu empêcher ni retarder l'effet, gémira donc peut-être ſur l'empire que la fatalité a ſur lui ; mais il ne doit dans ce ſyſtême avoir ni honte, ni remords : c'eſt à la nature ſeule qu'il faut s'en prendre, & non à lui ; ſi on le condamne, on eſt injuſte ; & ſi on lui fait ſubir la mort, peu lui importe : parce que le ſeul riſque qu'il court dans ſes principes, eſt celui de ſon anéantiſſement : voilà pourquo l'Auteur d'une petite Brochure intitulée *Dieu ; Réponſe au Syſtême de la Na-*

ture, lui reproche, *que, quoiqu'il en dife, fa Doctrine peut encourager les Néron & les Cartouche.* (1)

Enfin, quel frein retiendra l'homme par rapport à ces crimes, dont le projet fe forme dans le fecret de la confcience, & dont l'exécution peut être couverte par des voiles impénétrables? A cette queftion, l'Auteur répond, *que fi les actions du méchant font cachées, il eft rare qu'elles le foient toujours.* (2) Répondre ainfi, n'eft-ce pas avouer qu'on eft fans réponfe?

A-t-il cru rendre un bon fervice à la Patrie, en rapportant dans la note, des traits propres à enhardir les plus grands criminels contre la mort & les fupplices? Comment n'a-t-il pas fenti, qu'il rendoit par-là prefque inutile un des moyens, qu'il admet comme le plus efficace, pour modifier la mauvaife énergie de l'homme Machine?

Dans ce fyftême, il n'y a plus de

---

(1) Rep. au Syft. de la Nat. *Pag.* 19.
(2) Id. *Pag.* 237.

probité. La probité eſt un ſentiment qui attache l'homme invariablement à la juſtice & à l'équité, même contre ſes propres intérêts; le ſyſtême établiſſant, que quand les effets de nos paſſions ſont utiles pour nous, nous n'avons point de remords, qu'il n'y a de bon que ce qui tend à notre propre utilité: s'il eſt utile à l'homme de manquer à ſa parole, de rompre les engagemens les plus ſolemnels qu'il a pris, de les méconnoître même, il fera une bonne action, & ne devra en avoir aucuns remords. Il faut bannir de l'amitié cette préférence qui charme, cette confiance qui conſole, cette fidélité qui en ſerre les liens! La propre utilité l'a fait naître, la propre utilité la ſoutient, & la propre utilité en diſſoudra les liens, toutes les fois qu'on trouvera plus d'avantages à les rompre, qu'à les conſerver. On ſe flatteroit même en vain de la perſévérance, *puiſque l'homme n'eſt autre choſe qu'une matiere combinée, dont la forme*

varie à chaque inſtant. (1) Sa Doctrine ſur le Suicide, ne tend-elle pas évidemment, M. F. à la déſolation des familles & à la dépopulation des États? Quoi! une paſſion violente, fruſtrée de ſon effet, un renverſement de fortune imprévu, un paſſe-droit qui bleſſe vivement l'amour-propre, un chagrin profond, qui abſorbe l'ame dans l'amertume & dans la douleur; que dis-je? Une affection vaporeuſe qui répand, pour l'homme, la triſteſſe & la noirceur ſur tous les objets, & lui rend ſon exiſtence odieuſe, lui impoſe le devoir de ſe plonger un poignard dans le ſein, pour ſe ſouſtraire à une vie, qu'il ne regarde plus dans ce moment que comme inſupportable pour lui. Comme il eſt peu d'hommes qui n'éprouvent dans leur vie quelqu'une de ces malheureuſes ſituations, la ſcène des États ſera donc continuellement enſanglantée? Philo-

(1) Syſt. de la Nat. 1. *Part. pag.* 82.

ſophe cruel & barbare, une mere tendre te redemandera ſon fils, dont ta Doctrine a fait couler le ſang ſous ſes yeux; une épouſe chérie, ſon époux, que tu as arraché de ſes bras pour le précipiter dans l'horreur du tombeau; la Patrie, des citoyens dont la valeur l'auroit défendue, & dont les vertus & les talens l'auroient illuſtrée; la Nature elle-même dont tu te vantes d'être le Diſciple, s'élevera contre toi pour te reprocher de l'avoir ainſi méconnue, trahie & déshonorée. Il te ſied bien après cela, d'oſer accuſer le Dieu que nous adorons, d'être barbare & ſanguinaire, & de t'en faire un titre pour nier ſon exiſtence, & pour blaſphémer contre lui? En ne laiſſant à l'homme d'autres reſſources dans les grands malheurs, que ſa deſtruction; d'autre conſolateur & d'autre ami, que le fer qui tranche ſes jours, pouvois-tu mieux démontrer à l'Univers l'inutilité, l'horreur & la barbarie de ton abſurde Philoſophie?

A l'objection, que ſa morale dégra-

de & avilit l'homme, voici sa réponse : *Que l'on ne nous dise point que c'est dégrader l'homme, que de réduire ses fonctions à un pur méchanisme ; que c'est honteusement l'avilir, que de le comparer à un arbre, à une végétation abjecte... Le Philosophe n'entend point ce langage, inventé par l'ignorance de ce qui constitue la vraie dignité de l'homme : un arbre est un objet, dans son espece, qui joint l'utile à l'agréable ; il mérite notre affection, quand il produit des fruits doux, & une ombre favorable : toute machine est précieuse, dès qu'elle est vraiment utile, & remplit fidélement les fonctions auxquelles elle est destinée ; oui, je le dis avec courage, l'homme de bien, quand il a des talens & des vertus, est pour les êtres de son espece un arbre qui leur fournit & des fruits & de l'ombrage ; l'homme de bien est une machine, dont les ressorts sont adaptés de maniere à remplir leurs fonctions d'une façon qui doit lui plaire : non je ne rougirai point d'être une machine de ce genre.* (1)

(1) Syst. de la Nat. 1. *Part. pag.* 246.

Cette Réponſe ne prouve autre choſe, M. F. ſinon que l'Auteur du Syſtême de la Nature ne rougit pas aiſément. Quoi! Le mérite de ces grands Monarques, de ces grands Généraux, de ces grands Miniſtres, de ces grands Magiſtrats, en un mot de ces grands hommes dans tous les genres, dont le nom eſt voué à l'immortalité par le ſuffrage de toutes les Nations, n'eſt autre que celui d'un arbre ou d'une végétation abjecte, dont l'un nous donne des fruits doux & une ombre favorable; & l'autre rampe agréablement à nos yeux ſur le ſol qui l'a produit? Ces hommes, juſqu'ici ſi révérés, n'étoient que de pures machines, heureuſement organiſées; des êtres purement paſſifs ſous l'empire de la néceſſité, qui ont produit de grandes actions, comme un arbre produit des branches, des feuilles & des fruits; & qui, par conſéquent, ne méritent pas de moi plus d'eſtime qu'une pendule qui, ſonnant les heures & les quarts exactement,

produit ſes effets d'une façon qui doit me plaire. L'Auteur avoit grand beſoin d'animer ſon courage, pour oſer ſoutenir qu'une pareille aſſertion ne dégrade ni n'avilit point l'homme; & encore plus pour ſe féliciter d'être une machine de ce genre, il ne pouvoit rien faire de mieux & de plus à propos pour faire perdre tout crédit à la pernicieuſe Doctrine qu'il enſeigne.

Il ne reſtoit plus qu'un lien de la Société à rompre, celui de la ſubordination. Il le briſe en morceaux, en rendant les Rois, leur Gouvernement, leurs Miniſtres, odieux; il ne faut pas s'en étonner: comment celui qui foule aux pieds la Divinité, reſpecteroit-il les Rois? *Nous ne voyons*, (1) dit-il, *ſur la ſurface de ce globe, que des Souverains injuſtes, incapables, amollis par le luxe, corrompus par la flatterie, dépravés par la licence & l'impunité, dépourvus de talens, de mœurs & de vertus. L'état de ſociété*

(1) Syſt. de la Nat. 1. *Part. pag.* 292.

eſt un état de guerre du Souverain contre tous, & de chacun des Membres les uns contre les autres. Les Miniſtres du Très-Haut ne crient-ils pas ſans ceſſe aux Monarques, qu'ils ſont les images du Très-Haut? (1) *Les grands, les puiſſans écraſent impunément les indigens, les malheureux; & ceux-ci, au riſque de leur vie, cherchent à leur rendre tout le mal qu'ils en ont reçu. Ils attaquent ouvertement ou en ſecret une Patrie marâtre qui donne tout à quelques-uns de ſes enfans, & ôtent tout aux autres: ils la puniſſent de ſa partialité.* (2) *En tout pays la morale des peuples eſt totalement négligée, & le Gouvernement n'eſt occupé que de les rendre timides & malheureux.* (3)

Effacer ainſi, M. F. ſur le front des Souverains, cette impreſſion de la majeſté de Dieu qui y réſide, s'efforcer de les faire tomber dans le mé-

(1) Syſt. de la Nat. 2. *Part. pag.* 241.
(2) Id. 1. *Part. pag.* 233.
(3) Id. *ibid.*

pris, les rendre odieux en toutes manieres ; faire envifager aux Peuples, leurs Souverains comme des tyrans, comme des defpotes, & comme leurs ennemis ; leur Gouvernement, comme uniquement occupé de les rendre malheureux ; accufer, par la généralité de l'affertion, de pareils excès tous les Souverains, tous les Miniftres, tous les Tribunaux qui exiftent, & tous ceux qui ont exifté dans le monde ; dépeindre aux Vaffaux leurs Seigneurs, qui ont fur eux une autorité fubordonnée, comme n'en ufant que pour écrafer impunément les indigens & les malheureux : n'eft-ce pas, M. F. difpofer manifeftement les efprits à la révolte ; & ajouter que les malheureux ainfi opprimés, cherchent à rendre à ceux qui les oppriment, tout le mal qu'ils en ont reçu ; qu'ils attaquent ouvertement, ou en fecret une Patrie marâtre, qui donne tout à quelques-uns de fes enfans, & ôte tout aux autres : n'eft-ce pas fonner le tocfin ? Cet Auteur fanatique n'a

donc jamais lu notre Hiſtoire? Il y auroit vu que les titres de Débonnaire, de Sage, de Pere du Peuple, de Pere des Lettres, de Juſte, de Grand, de Bien-Aimé, ont été donnés à nos Rois par une acclamation publique, qui ne peut être ſujette aux reproches de la flatterie; que ce grand nombre d'établiſſemens qu'ils ont faits pour ſoulager toutes les miſeres, & pour ſubvenir à tous les beſoins, ſont des monumens qui dépoſeront à jamais en faveur de leur bienfaiſance & de leur humanité, & confondront les téméraires qui, comme lui, oſent y inſulter. Il y auroit vu que nos Rois ont eu de ſi grands Miniſtres, que la Nation croit avoir conſommé l'éloge d'un Miniſtre qui leur ſuccede, en diſant qu'il leur reſſemble. Il n'a donc jamais ouvert le Code de nos Loix, où tous les crimes qui peuvent être commis contre Dieu, contre le Souverain, contre ceux qui le repréſentent & ſont les dépoſitaires de ſon autorité, contre l'État, contre la Pa-

trie, contre les Sujets, les citoyens; contre la tranquillité publique, ſont prévus, & la peine qui convient à chacun d'eux, preſcrite & déterminée. Il a affecté d'ignorer cette multitude d'Arrêts émanés, en conſéquence, tant du Conſeil de nos Rois que des Tribunaux Souverains, pour maintenir la ſubordination & la paix, l'équité & la juſtice entre tous les ordres de l'État. Eh! M. F. quelle eſt la Nation policée qui ne trouvera pas dans ſes faſtes de quoi confondre l'inſolence de ſes aſſertions?

Il ne reſte donc plus dans ſa vaine déclamation, que le projet funeſte de ſoulever toutes les familles des États contre les Souverains, qui en ſont les chefs, les peres & les protecteurs; d'anéantir dans tous les eſprits & dans tous les cœurs cet amour de la Patrie, qui a été dans tous les tems la ſource féconde des plus héroïques actions, de la ſûreté & de la gloire des Empires, (ſentiment que malgré tous ſes efforts & ceux de ſes ſectateurs, il n'arrachera

n'arrachera jamais du cœur des François) & de s'assurer, par le renversement de toute autorité, une impunité qu'il regarde comme le plus grand & le plus précieux des avantages, qui résultent de son systême. (1)

Que ne doit-on pas craindre, M. F. quand on fait réflexion, que cette pernicieuse Doctrine n'est pas seulement celle d'un homme isolé, aveuglé par l'intérêt de ses passions, & emporté par le fanatisme de son esprit; mais que c'est une Doctrine adoptée par un nombre d'hommes qui l'ont réduite en systême, & qui depuis bien des années la répandent sous toutes sortes de formes différentes, pour l'insinuer plus facilement & plus sûrement dans tous les esprits.

Après avoir si clairement, M. F.

(1) Syst. de la Nat. *Pag.* 241, *Part.* 1. Mais de tous les avantages que le genre humain pourroit retirer du Dogme de la Fatalité, s'il l'appliquoit à sa conduite, il n'en est point de plus grand que cette indulgence, cette tolérance universelle, qui devroit être une suite de l'opinion : Que tout est nécessaire.

développé sousvos yeux le syſtême affreux de l'Auteur du livre du *Syſtême de la Nature*, & les conſéquences horribles & funeſtes qui ſuivent évidemment des principes qu'il admet; pourriez-vous être éblouis par l'élégance du ſtile de la Péroraiſon qui termine ſon livre? Qui ne voit que tout ce qu'il y dit, eſt abſolument contradictoire avec ſon Syſtême; & qu'ainſi il n'y préſente au lecteur que des phraſes & des mots arrangés avec art & avec élégance: mais, qui ſelon ſes principes, ſont vuides de ſens?

Il y invoque la Nature, quoiqu'elle ne ſoit qu'un être chimérique; n'ayant pu, depuis le commencement de ſon livre juſques à la fin, en donner aucune véritable définition. Il y fait dire à cette Nature, que *c'eſt dans ſon Empire que regne la liberté*; après avoir établi dans tout ſon ouvrage, que *l'homme eſt un être purement paſſif, ſous l'empire de la néceſſité, dans tous les momens de ſa vie*. Tout le reſte de cette tirade, porte également à faux:

ces punitions, ces récompenſes qu'il fait diſtribuer par la Nature; ces invitations qu'elle fait à l'homme de ſe jetter dans ſes bras: ce ſont de nouvelles chimeres dans le ſyſtême de la fatalité & de la néceſſité qu'il admet. Ainſi, il ne reſte donc plus dans cette Péroraiſon brillante que le deſſein d'en impoſer par de belles paroles à des lecteurs diſſipés, inattentifs, frivoles, diſtraits ou ignorans; & d'affoiblir dans tous l'impreſſion d'horreur, que laiſſe la lecture de ſon livre, en jettant à la fin ſur ſon ſyſtême le voile d'une honnêteté apparente.

“ Fuyez donc », pourrois-je vous dire ici, M. F. avec un Auteur, dont le témoignage ne peut être ſuſpect aux Philoſophes modernes: „ Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'ex-„ pliquer la Nature, ſement dans les „ cœurs des hommes de déſolantes „ Doctrines, & dont le ſcepticiſme „ apparent eſt cent fois plus affirma-„ tif & plus dogmatique que le ton

„ décidé de leurs adverſaires. Sous
„ le hautain prétexte qu'eux ſeuls
„ ſont éclairés, vrais, de bonne foi,
„ ils nous ſoumettent impérieuſement
„ à leurs déciſions tranchantes; &
„ prétendent nous donner, pour les
„ vrais principes des choſes, les in-
„ intelligibles Syſtêmes qu'ils ont
„ bâtis dans leur imagination: du
„ reſte renverſant, détruiſant, fou-
„ lant aux pieds tout ce que les hom-
„ mes reſpectent, ils ôtent aux affli-
„ gés la derniere conſolation de leurs
„ miſeres; aux Puiſſances & aux ri-
„ ches le ſeul frein de leurs paſſions.
„ Ils arrachent du fond des cœurs
„ les remords du crime, l'eſpoir de
„ la vertu; & ſe vantent encore d'être
„ les bienfaiteurs du genre humain.
„ Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nui-
„ ſible aux hommes; je le crois comme
„ eux: & c'eſt, à mon avis, une
„ preuve que ce qu'ils enſeignent,
„ n'eſt pas la vérité. (1)

(1) Emile, *tom.* 1, *pag.* 181. *in*-12, & dans l'édit. gr. *in*-8°. *tom.* 2, *part.* 1, *pag.* 93.

Il me reſte, M. F. à venger Dieu & notre Religion ſainte des calomnies atroces de cet Auteur impie.

Quatrieme Partie.

Tout homme inſtruit & dépouillé de préventions ne peut comprendre, M. F. ſur quoi porte ſa déclamation fanatique contre Dieu & contre la Religion. Ayant démontré, par tout ce que nous avons dit ci-deſſus, qu'il exiſte un Etre néceſſaire, ſource & principe de tous les Etres; il s'enſuit évidemment que, cet Etre n'en reconnoiſſant aucun autre au-deſſus de lui, qui ait pu reſtreindre ou borner ſes perfections, il les poſſede toutes dans le degré le plus éminent.

Comment cet Etre, ſouverainement parfait par ſon eſſence, pourroit-il, M. F. être méchant, barbare, cruel, ſanguinaire, vices qui déshonoreroient la plus vile de ſes créatures intelligentes? Ces qualités odieuſes ne peuvent convenir qu'à cette Nature, qui, ſelon les principes de l'Auteur,

nous impose la nécessité affreuse d'être barbares, inhumains & sanguinaires; toutes les fois que la barbarie, l'inhumanité & la cruauté peuvent nous procurer de grands avantages, ou même nous être utiles.

Premiere Objection. L'Auteur fonde ces assertions impies, " sur ce
„ que les biens & les maux sont
„ mêlés sur la terre; qu'on y voit des
„ hommes malheureux & d'autres
„ heureux ; que souvent l'homme
„ vertueux y vit dans la misere,
„ tandis que l'homme scélérat abonde
„ en richesses; que les hommes se
„ détruisent réciproquement par des
„ guerres sanglantes; & que les élé-
„ mens mêmes semblent s'armer con-
„ tr'eux par les ravages si nuisibles à
„ son bonheur, qu'ils causent quel-
„ quefois sur la terre ».

Je répondrai que le mêlange du bien & du mal est souvent très-avantageux à l'homme. Combien, en effet, d'hommes qui n'eussent jamais été ramenés à la vertu, s'ils n'a-

voient pas éprouvé des chagrins & des disgraces dans ce monde? Si l'homme oublie si souvent, même au milieu de l'infortune & de la disgrace, ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il doit à ses semblables, & ce qu'il se doit à lui-même; à quels excès ne se porteroit-il pas, si, le cœur toujours enflé par une prospérité constante, rien ne le rappelloit à ses devoirs & ne l'éclairoit sur ses égaremens?

L'Etre suprême qui l'a créé, en lui faisant trouver un vuide affreux dans la jouissance de tous les objets, que ses passions poursuivent avec tant d'ardeur, a voulu qu'il fût averti sans cesse, qu'il ne peut trouver de véritable bonheur dans ce monde; & que le seul digne de ses poursuites & de ses empressemens est celui que sa bonté infinie lui a destiné dans une autre vie: delà naissent dans le cœur de l'homme ces sentimens sublimes, qui lui font envisager ce monde, où il ne réside que pour quelques instans,

comme un exil ; & le ciel, comme sa véritable Patrie ; (1) sa vie passagere, comme un tems d'épreuve que Dieu lui a donné pour y mériter, par sa fidélité & par ses vertus, par ses combats & par ses victoires, de jouir avec lui pendant l'éternité de la félicité la plus parfaite, & d'une couronne immortelle de gloire. (2) Ce sont, M. F. ces hautes espérances, qui, avec le secours de la grace, ont tant de fois élevé jusqu'à l'héroisme la foiblesse de l'humanité. Quelle comparaison de ces nobles idées avec celles de cette philosophie insensée, qui, en laissant à l'homme & en aggravant même pour lui toutes les miseres, tous les chagrins & toutes les disgraces de la vie, ne lui donne pour consolation que le fer qui lui perce le cœur, ou que la mort qui l'anéantit?

---

(1) *Non habemus hìc manentem civitatem, sed futuram inquirimus. Hæbr.* cap. 13. ℣. 14.

(2) *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit accipiet coronam vitæ quam repromisit Deus diligentibus se.* Jac. cap. 1. ℣. 12.

Seconde Objection. " Un Dieu qui
„ punit un crime d'un moment par
„ des peines éternelles eſt barbare,
„ cruel & inhumain „.

Je répons que ce n'eſt pas la durée du crime qui conſtitue ſa malice & ſon énormité; que la juſtice humaine punit ſouvent des crimes d'un moment par des peines qui durent autant que la vie; que Dieu, laiſſant à l'homme tout le tems de ſa vie pour rentrer en lui-même & pour ſe repentir, il eſt plus indulgent à ſon égard que les hommes; que ſi Dieu punit éternellement le crime du pécheur, qui l'a offenſé griévement & qui perſévere dans ſon iniquité, il accorde auſſi des récompenſes éternelles & ineffables aux vertus du juſte qui l'honore & qui le ſert avec fidélité; qu'une offenſe infinie par rapport à ſon objet mérite une punition infinie dans ſa durée; & enfin qu'un Philoſophe qui blaſphême contre Dieu avec fureur, depuis le commencement de ſon Livre

jusqu'à la fin, est tellement aveuglé par la passion qui l'anime, qu'il n'est pas étonnant qu'il ne puisse comprendre quelle est l'énormité des crimes commis contre cet Etre suprême, & par conséquent l'équité de la peine éternelle qui les punit.

Troisieme Objection. » Dieu a donné lui-même aux hommes les passions qui les égarent, & il punit ensuite par des peines éternelles leurs égaremens; n'est-ce pas une injustice & une cruauté? «

Je répons que les passions étoient nécessaires à l'homme dans l'ordre physique pour la conservation de son être, & pour le rendre propre à remplir tous ses devoirs envers la Société, dans laquelle il étoit destiné à vivre; que Dieu, en donnant aux hommes des passions, qui pouvoient être en eux la source de l'héroïsme des vertus, comme de l'abomination du crime, il les a en même-tems doués d'une liberté avec laquelle ils peuvent

en bien régler l'usage : (1) si leurs passions les égarent, c'est donc uniquement leur faute ; (2) que même pour les mettre sans aucune excuse, Dieu les a excités par les motifs les plus puissans, (3) à ne faire qu'un usage légitime des passions qu'il leur a données, & leur a promis l'assistance de sa grace pour subvenir à leur foiblesse, toutes les fois qu'ils imploreront son secours avec sincérité, humilité & persévérance. (4)

« Mais, ajoûte-t-on, pourquoi » Dieu a-t-il donné à l'homme une li- » berté dont il sçavoit que beaucoup » d'hommes abuseroient » ?

---

(1) *Deus ab initio constituit hominem & reliquit illum in manu consilii sui.... ante hominem vita & mors, bonum & malum, quod placuerit ei dabitur illi. Eccli.* cap. 15. ℣. 14 18.

(2) *Perditio, tua, ex te Israël* : Osée, cap 13. ℣. 9.

(3) *Ibunt hi (peccatores) in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Matth. cap 25. ℣. 46. *Peccata nostra ipse (Deus) pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui justitiæ vivamus.* 1. *Petr.* cap. 2. ℣. 24.

(4) *Ego dico vobis : petite & dabitur vobis.* Luc, cap. 11. ℣. 9.

J'obſerverai d'abord, qu'il n'appartient pas à une foible créature, comme moi, d'expliquer les vues & les deſſeins de l'Etre ſuprême; mais que, ſelon la portion de lumiere qu'il m'a donnée, je conçois que la création ayant impoſé à tous les êtres intelligens, l'obligation de la dépendance la plus étroite & la plus univerſelle envers leur Créateur, ils lui doivent l'hommage de leur liberté, qui eſt un des principaux attributs dont il les a doués; que l'homme étant dans cette vie dans un tems d'épreuve, ſelon le deſſein de Dieu, cet Etre ſuprême a voulu qu'il méritât par ſa fidélité volontaire envers lui, l'ineffable récompenſe qu'il lui deſtinoit; que Dieu ayant donné à l'homme, tous les moyens, tous les motifs & tous les ſecours néceſſaires pour bien uſer de ſa liberté, il a été bon & juſte à ſon égard; que la créature doit recevoir avec reconnoiſſance les bienfaits de ſon Créateur: mais qu'il ne lui appartient pas d'en régler l'étendue & la meſure. J'a-

jouterai, avec l'Apôtre S. Paul, que, *si les athletes se privoient de tous les plaisirs*, pour conserver à leurs corps la vigueur nécessaire *pour remporter la couronne corruptible* qui devoit être le prix de leurs victoires, il n'est point d'efforts & de sacrifices qui doivent nous coûter, pour nous assurer cette *couronne incorruptible*, que Dieu nous propose pour récompense du succès de nos combats. (1)

Enfin, pour répondre en un mot à tous les sujets de scandale que l'Auteur croit trouver dans les œuvres de Dieu, je dirai qu'il est insensé que des Philosophes qui prétendent, *que les hommes sont si peu de chose en comparaison de Dieu, qu'ils ne méritent pas qu'il porte sur eux plus d'attention que sur les cirons ou les vermisseaux; qui conviennent qu'ils ne connoissent la Nature & ses vues, que d'une façon in-*

---

(1) *Omnis autem, qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet; & illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* 1. Cor. cap. 9. ℣. 25.

complette ; & que n'ayant que des idées ſuperficielles & imparfaites de la matiere, ils ne peuvent ſe flatter de connoître ou d'avoir des idées sûres de Dieu, être bien plus fugitif & bien plus difficile à ſaiſir par la penſée que les élémens & que les principes conſtitutifs des corps... qu'ils ſont obligés de ſe borner aux foibles lueurs de vérité que leurs ſens leur fourniſſent, parce qu'ils n'ont point de moyens d'en acquérir de plus grandes, oſent citer cet Etre ſuprême à leur Tribunal, y faire la réviſion de toutes ſes œuvres, le condamner ou l'abſoudre à leur fantaiſie : pénétrer dans la profondeur des deſſeins de ſa Providence, & dans l'obſcurité de ſes Myſteres : blâmer ce qu'il a fait, & lui apprendre ce qu'il auroit dû faire : en un mot, ſe mettre à la place de Dieu, & faire deſcendre Dieu à la leur, par une témérité & une inſolence ſans égales.

Cette inſuffiſance de la raiſon humaine pour donner à l'homme une juſte idée de Dieu & du culte tant

intérieur qu'extérieur, qui lui est dû, prouve, M. F. que l'Etre suprême, en gravant profondément dans le cœur de tous les hommes le sentiment intime de son existence, n'a voulu que les préparer à apprendre de lui-même (souveraine & infaillible vérité) ce qu'il étoit en lui-même, & par rapport à ses créatures intelligentes; quel culte il exigeoit d'elles; quelles vertus elles devoient pratiquer; & quels vices elles devoient éviter, ou pour mériter ses récompenses, ou pour n'avoir point à craindre ses châtimens. En effet, Dieu ayant attaché à l'observation fidelle de sa Loi, des récompenses ineffables, & à l'infraction de cette même Loi des châtimens terribles, il auroit été injuste, s'il avoit confié à la raison foible & incertaine de l'homme le soin de guider ses pas dans une carriere, où la moindre méprise pouvoit lui devenir si funeste.

Aussi voyons-nous, M. F. qu'aussitôt qu'il a créé l'homme, il lui a fait connoître par lui-même d'une maniere

ſenſible ſes devoirs envers lui, & ſes volontés; & que, depuis la création du monde, *il les a manifeſtées aux hommes* ſans aucune interruption, *ou par des Patriarches, ou par des Prophetes*, ou par des Légiſlateurs remplis de ſon eſprit, qui ont juſtifié ſans ceſſe par des preuves ſenſibles & inconteſtables la divinité de leur miſſion; qu'enfin, après les avoir inſtruits long-tems par le miniſtere d'hommes ſemblables à eux, mais aſſiſtés de ſes lumieres & de ſa ſageſſe, *il a envoyé*, comme dit Saint Paul, (1) *ſon propre Fils ſur la terre*, qui, ayant pris un corps ſemblable au nôtre pour leur rendre ſa préſence ſenſible, leur a donné une Loi nouvelle. Ce divin Légiſlateur, par la ſublimité de ſa morale, par l'éclat de ſes miracles, par l'héroïſme incomparable de ſes vertus, par le redreſſement de toutes les erreurs, par la vic-

(1) *Multifariam multiſque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, noviſſimè diebus iſtis locutus eſt nobis in Filio.* S. Paul. *ad Hæbr.* cap. I. ℣. 1. & 2.

toire qu'il a remportée ſur tous les préjugés établis, a démontré ſa divinité aux hommes dans un ſi grand jour, qu'il n'y avoit que des aveugles volontaires qui puſſent n'être pas frappés de l'éclat d'une ſi vive lumiere. En montant au Ciel, il leur a laiſſé ſur la terre un Tribunal viſible auquel il a promis l'aſſiſtance de ſon eſprit *juſqu'à la fin des ſiecles*, (1) *pour leur apprendre* toujours infailliblement *ce qu'ils doivent croire, & pratiquer* pour arriver au ſalut; & n'ayant ainſi exigé des hommes que leur docilité, *paur les mettre à couvert de tous égaremens de leur propre eſprit*, il leur a laiſſé le moyen le plus sûr, le plus court, le plus facile, le plus proportionné, pour ſe garantir de toutes les erreurs & pour aſſurer leurs pas dans la voie du ſalut: ſeul objet eſſentiellement intéreſſant pour eux. (2)

(1) *Ite, docete... Ecce ego vobiſcum ſum omnibus diebus uſque ad conſummationem ſæculi.* Matth. cap. 28. ℣. 20.

(2) *Dedit quoſdam quidem Apoſtolos, quoſdam*

Cette révélation ſi néceſſaire révolte, M. F. ces prétendus ſages, qui veulent donner aujourd'hui la loi à l'Univers; parce que dès qu'ils l'ont connue, elle leur impoſe le ſilence & la néceſſité d'humilier leur raiſon ſuperbe, pour croire ſur la foi de la ſageſſe éternelle, ce que leur foible & imparfaite ſageſſe ne peut, de leur propre aveu, ni définir, ni comprendre: c'eſt ſapper en effet par le fondement le trône ſur lequel leur orgueil & leur vanité les a fait monter, & où la corruption du cœur des hommes les environne[illegible] de tant d'eſclaves & d'adorateurs.

L'Auteur déploie toute ſon éloquence pour rendre le nom de Dieu & la Religion également odieux, en faiſant une peinture vive & exagérée

---

autem Prophetas, alios verò Evangeliſtas, alios autem Paſtores & Doctores, ad conſummationem ſanctorum... Ut jam non ſimus parvuli fluctuantes & circumferamur omni vento doctrinæ, in nequitiâ hominum, in aſtutiâ ad circumventionem erroris. Epheſ. cap. IV. ℣. 11. 12. 14.

de l'abus qu'on en a fait; mais il est à observer d'abord, que pour donner de l'appui à ses déclamations furieuses, il confond les faux Dieux, auxquels l'ignorance, la superstition, les passions & les intérêts politiques ont élevé des Autels, avec le vrai Dieu que nous adorons; des religions d'invention humaine, avec la Religion révélée que nous professons; & que, pour décrier cette Religion sainte, il lui attribue tous les abus qu'en ont fait quelques-uns de ceux qui l'ont pratiquée, (abus qu'il exagere) & tous les vices des religions qui ont existé depuis le commencement du monde. Il s'ouvre par-là, sans doute un vaste champ, pour déclamer contre Dieu & contre la Religion en général; mais ce ne sont point, M. F. les intérêts d'une religion humaine, de la religion des Payens, ni de celle de Mahomet, que nous défendons ici: nous convenons que les Dieux que les hommes se sont forgés eux-mêmes; que le culte qu'ils leur ont décerné, ont reçu

l'impreſſion des paſſions qui aveuglent les hommes, & qui les égarent; que les Dieux des Payens étoient des Dieux barbares, cruels & ſanguinaires; que la religion de Mahomet ne s'eſt établie que par la violence & le deſpotiſme, & ne ſe ſoutient que par la prévention & par l'ignorance: ce ne ſont point non-plus les abus qu'on a faits de la Religion Chrétienne, que je me propoſe de juſtifier; mais je prétends que rendre notre Religion complice de ces abus qu'elle condamne, & lui attribuer tous les vices des fauſſes religions qui ont exiſté dans le monde, c'eſt le comble de l'injuſtice & de la mauvaiſe foi. S'il falloit, M. F. rejetter tout ce qui a été ſujet à des abus, il faudroit méconnoître toute autorité, déchirer le Code des Loix, détruire les Sanctuaires de la Juſtice, abjurer les Philoſophes & la Philoſophie; parce qu'il n'y a rien de tout cela dont la méchanceté & les paſſions des hommes n'aient abuſé. Comment l'Auteur n'a-t-il pas même ſenti qu'en admet-

tant de tels principes, il prononçoit ſa propre condamnation, puiſque ſa Doctrine eſt remplie d'abus en elle-même, & eſt encore plus abuſive dans ſes monſtrueuſes conſéquences?

Ce n'eſt donc, M. F. que vis-à-vis du Dieu que nous adorons, & de la Religion Chrétienne révélée, conſidérée en elle-même, que nous allons examiner, ſi les déclamations fanatique de l'Auteur du Livre du Syſtême de la Nature ſont fondées.

Si cet Auteur impie avoit ouvert nos Livres ſaints, auroit-il oſé nous faire une peinture auſſi odieuſe du Dieu que nous adorons? Il y auroit vu que dans la priere qu'il nous a donnée, & que, par cette raiſon, nous appellons l'Oraiſon du Seigneur par excellence, il veut que tous les Chrétiens, ſans diſtinction d'état & de condition, les Rois comme les Sujets, les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, tous enfin l'appellent *leur Pere*; (1) & recon-

(1) *Matth.* cap. VI. ℣. 9.

noissent par-là qu'il leur a donné à tous un droit égal à son amour, à sa tendresse, & à ses récompenses; que par un juste retour pour cette adoption si glorieuse pour eux *ils sanctifient son nom* vénérable (1) par la pureté de leurs mœurs & par l'édification de leur conduite; que pleins de confiance dans ses promesses, *ils soupirent* avec impatience *après ce moment heureux, ou* (s'ils sont fideles) *il les fera participer au bonheur & à la gloire de son regne éternel;* (2) que, soumis sans réserve à sa volonté sainte, ils reçoivent de sa main, avec une égale résignation, la prospérité & l'adversité, la gloire & l'humiliation, les richesses & la pauvreté; en un mot, *que sa volonté soit faite en eux sur la terre, comme elle est faite dans le Ciel;* (3) qu'assurés de sa bonté paternelle, ils

(1) *Ibid.*
(2) *Matth.* cap. 6. ℣. 10.
(3) *Ibid.*

l'invoquent avec une confiance vraiment filiale dans tous leurs beſoins ; que, s'ils ont le malheur de pécher envers lui, la meſure de ſa miſéricorde envers eux, ſera celle qu'ils exerceront envers ceux qui les ont offenſés : (1) les derniers mots de cette ſublime Priere, ſont : O mon Dieu, ô mon Pere! *ne permettez jamais que je ſois tenté au-deſſus de mes forces : mais ſecourez-moi par votre grace toute-puiſſante, pour me préſerver de tout mal.* (2) Ses préceptes ſont : *vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces : voilà le premier & le plus grand de mes Commandemens : le ſecond eſt ſemblable à celui-là : vous aimerez votre prochain comme vous-même.* (3) *Vous ne commettrez jamais de meurtres, de*

---

(1) *Ibid.* ℣. 12.

(2) *Ibid.* ℣. 13.

(3) *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo & in totâ animâ tuâ & in tota mente tuâ : hoc eſt maximum & primum mandatum : ſecundum autem eſt ſimile huic : diliges proximum tuum ſicut teipſum.* Matth. cap. 22. ℣. 37. 38. 39.

vols, d'adulteres; vous ne ferez point de faux sermens; vous honorerez vos peres & meres, pour attirer mes bénédictions sur vous. (2)

Un de ses Apôtres lui demande: *Seigneur, quand mon frere m'offensera, combien de fois dois-je lui pardonner? Ne seroit-ce pas beaucoup de lui pardonner sept fois? Pardonnez-lui, lui répond son divin Maître, non-seulement sept fois, mais soixante-dix fois sept fois.* (2) Pour donner aux hommes, les motifs les plus puissans pour conserver entr'eux cette charité tendre & réciproque, il les assure *que le traitement qu'ils feront à leur prochain, sera la regle*

(1) *Non homicidium facies, non adulterabis, non facies furtum, non falsum testimonium dices, honora patrem tuum & matrem tuam.* Matth. cap. 19. ℣. 18. 19.

(2) *Tunc accedens Petrus ad eum dixit: Domine, quoties peccabit in me frater meus & dimittam ei? Usque septies? Dicit illi Jesus, non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies.* Matth. cap. 18, ℣. 21. 22.

de

de celui qu'il leur fera à eux-mêmes ; (1) *& qu'il ne leur pardonnera jamais, à moins qu'ils ne pardonnent à leurs freres, du fond de leur cœur.* (2) Le ſymbole, ſous lequel il rend ſenſible aux hommes ſa charité immenſe pour eux, c'eſt celui *d'un bon Paſteur, prêt à donner ſa vie pour la conſervation & la défenſe de ſon troupeau ;* (3) c'eſt celui d'un pere, qui voyant ſon fils à ſes genoux, qui les arroſe de ſes larmes, pénétré de douleur d'avoir abandonné long-tems la maiſon paternelle pour ſe livrer en liberté à toutes ſortes d'excès, raſſure ce fils qui n'oſe lever les yeux ſur lui, le conſole, l'embraſſe, & donne une fête dans ſa maiſon, pour marquer la joie qu'il reſſent du

---

(1) *In quo judicio judicaveritis judicabimini ; & in quâ menſurâ menſi fueritis, remetietur vobis.* Matth. cap. 7. ℣. 2.

(2) *Sic & pater meus cæleſtis faciet vobis, ſi non remiſeritis unuſquiſque fratri ſuo de cordibus veſtris.* cap. 18. ℣. 3;

(3) *Ego ſum Paſtor bonus ; bonus Paſtor animam ſuam dat pro ovibus ſuis.* Joan, cap. 11. ℣. 11. 14

retour de ce fils chéri, qu'il croyoit avoir perdu pour jamais. (1)

Il veut être le consolateur & la ressource universelle de ses enfans, dans les amertumes qui empoisonnent si souvent le bonheur de la vie : *venez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes travaillés par des peines & des chagrins qui vous accablent, & je vous soulagerai ; portez mon joug, & apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos & la tranquillité de vos ames ; car mon joug est doux, & mon poids est léger.* (2)

Pour prévenir le découragement où pourroit nous jetter notre propre foiblesse, *demandez*, nous dit-il, *& il vous sera accordé ; cherchez, & vous trouverez ; frappez, & il vous*

---

(1) Luc, cap. 15. ℣. 11. ad. 32.

(2) *Venite ad me omnes qui laboratis & onerati estis & ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos & discite à me quia mitis sum & humilis corde & invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est & onus meum leve.* Matth. cap. 11. ℣. 28. 29. 30.

ſera ouvert ; (1) & encore, *tout ce que vous demanderez en mon nom ; vous ſera accordé par mon Pere céleſte.* (2) Pour animer la confiance de ſes enfans, il ajoute : *Si votre fils vous demandoit du pain, lui préſenteriez-vous une pierre ? Si vous, qui êtes méchans, faites part à vos enfans, des biens que vous avez reçus de moi ; combien plus votre Pere céleſte qui eſt dans les Cieux, ne fera-t-il pas part de ſes biens à ceux qui les lui demandent ?* (3)

Quelle conſolante idée ne nous donne-t-il pas, M. F. de ſon infinie miſéricorde pour les pécheurs ? Les Pharisiens lui préſentent une femme qui avoit été ſurpriſe en adultere, &

---

(1) *Petite & dabitur vobis, quærite & invenietis, pulſate & aperietur vobis.* Matth. cap. 7. ℣. 7.

(2) *Quæcumque petieritis patrem in nomine meo dabit vobis.* Joan. cap. 14. ℣. 13.

(3) *Quis ex vobis homo quem ſi petierit filius ſuus panem, numquid lapidem porriget ei ? . . Si ergo vos cùm ſitis mali, noſtis bona data dare filiis veſtris : quantò magis pater veſter qui in cœlis eſt, dabit bona petentibus ſe ?* Matth. cap. 7. ℣. 9.

lui disent : (1) *Maître, la Loi de Moyse nous ordonne de lapider une femme qui a commis ce crime; & vous, quel traitement croyez-vous que nous devions lui faire?* C'étoit, dit le Texte Sacré, une question captieuse que les Pharisiens ses ennemis lui faisoient, pour le rendre odieux, ou par sa sévérité, ou par son indulgence. Jesus se baisse pour écrire avec son doigt sur la terre, & leur révele les abominations secretes de leur conscience, qu'ils tenoient cachées sous le voile de leur hypocrisie; il se leve ensuite, & leur dit: *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la premiere pierre;* il se rebaisse aussi-tôt pour continuer à écrire; pendant ce tems tous les Pharisiens, pleins de honte & de confusion se retirent l'un après l'autre, & il ne reste que Jesus seul avec la femme coupable. Jesus lui demande: *Femme, où sont vos accusateurs? Aucun d'eux ne vous a-t-il con-*

(1) Joan. cap. 8. ℣. 1. *ad* 11.

damnée? Non, Seigneur, répond-elle. *Hé bien*, lui dit Jesus-Christ, qui pénétroit la profonde contrition de son cœur, *je ne vous condamnerai pas non-plus : allez & ne péchez plus jamais.* Tous les accusateurs disparurent, remarque ici admirablement S. Augustin, & il ne resta plus dans ce moment, que la malade & le médecin, qu'une grande misere & une grande miséricorde. (1)

Je ne finirois pas, M. C. F. si je voulois mettre sous vos yeux tous les traits, qui dans l'ancien & le nouveau Testament caractérisent la bonté, la tendresse, la miséricorde infinie de Dieu envers les hommes. Pouvez-vous après cela entendre, M. F. sans indignation l'Auteur impie du Livre du Systême de la Nature dire, qu'*il n'est point dans la race humaine, d'indivi-*

---

(1) S. Aug. Enar. in Psalm. quinquag. §. 8 *Illi, hoc audito, unus post alterum discesserunt ; remansit adultera & Dominus, remansit vulnerata & medicus, remansit magna miseria & magna misericordia.*

du aussi méchant, aussi vindicatif, aussi injuste, aussi cruel que le Tyran à qui les Chrétiens prodiguent leurs hommages serviles, & le voir prendre droit de la patience de Dieu envers lui pour nier son existence. *Si Dieu existe*, dit-il, *comment permet-il qu'un mortel comme moi ose attaquer ses droits, ses titres, son existence même......? Pourquoi m'a-t-il accordé une liberté dont il devoit prévoir que je pourrois abuser? Est-ce donc un présent bien digne de sa bonté, qu'une faculté qui me met à portée de braver sa toute-puissance, de lui débaucher ses adorateurs, de me rendre éternellement malheureux.* (1) S'il étoit besoin de réfuter de pareilles horreurs, je répondrois à cet impie, avec Tertulien, en un seul mot: Dieu est quelquefois patient parce qu'il est éternel; *patiens quia æternus.* Mais vous avoir exposé, M. F. les blasphêmes horribles de cet Auteur impie, n'est-ce pas l'avoir couvert

(1) Syst. de la Nat. *Pag. 70. 2. part.*

de confuſion avec toute ſa Secte, & avoir réfuté tout ſon Livre ?

Il n'eſt pas étonnant, M. C. F. qu'après s'être ainſi déchaîné contre Dieu avec tant de furie, il vous préſente la Religion comme la ſource & le principe *de tous les maux & de tous les déſordres qui ont été & qui ſont dans le monde.* Il n'eſt beſoin, M. F. pour achever de le confondre que de vous expoſer la morale de cette Religion ſainte : à quels titres en effet pourroit-elle cauſer tant de maux dans le monde ? Seroit-ce, M. F. parce qu'elle favoriſe le crime ? Elle en défend juſqu'à la penſée. (1) Seroit ce parce qu'elle rompt tous les liens de la Société ? Elle les reſſerre tous au contraire, en apprenant aux hommes, qu'ils doivent ſe regarder comme des freres qui ne compoſent qu'une même famille, dont *le Dieu* qu'ils adorent

(1) *De corde enim exeunt cogitationes malæ ... hæc ſunt quæ coinquinant hominem.* Matth. cap. 15. ℣. 19. 20. Matth. cap. 5. ℣. 27. 28.

eſt le Pere commun : (1) *en leur recommandant la charité la plus tendre les uns pour les autres*, (2) *un ſupport mutuel*, (3) *qui en excuſant réciproquement leurs défauts*, tariſſe la ſource de toutes querelles & de toutes diſputes entr'eux : elle leur défend même comme un crime, la moindre parole injurieuſe contre leurs freres : (4) *Aimez*, leur dit-elle, *le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame & de toutes vos forces ; & votre prochain comme vous-même.* (5) *Honorez vos peres & meres, ſi vous voulez vous aſſurer une vie longue & heu-*

---

(1) *Unus eſt enim pater veſter, qui in cœlis eſt.* Matth. cap. 23. ℣. 9.

(2) *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos.* Joan. cap. 15 ℣. 22.

(3) *Supportantes invicem & donantes vobiſmetipſis, ſi quis adversùs aliquem habet querelam : ſicut & Dominus donavit vobis, ita & vos.* Coloſſ. cap. 3. ℣. 13.

(4) *Qui autem dixerit (fratri ſuo) fatue, reus erit gehennæ ignis.* Matth. cap. 5. ℣. 22.

(5) *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & in totâ animâ tuâ, & in totâ mente tuâ... Diliges proximum tuum ſicut teipſum.* Matth. cap. 22. ℣. 37. 39.

reuſe ſur la terre. (1) *Rendez à vos Souverains tout ce que vous leur devez, comme vous rendez à Dieu ce qui lui eſt dû.* (2) *Obéiſſez à ceux qui ont droit de vous commander, & ſoyez-leur ſoumis.* (3) *Qu'il n'y ait jamais entre vous, ni contentions, ni diſputes, ni querelles.* (4) *Qu'on n'y connoiſſe, ni la haine, ni la vengeance, ni leurs ſuites funeſtes; qu'elles ſoient, non-ſeulement bannies de votre Société ſainte, mais encore, pardonnez à vos ennemis, aimez-les; faites du bien à ceux qui vous haïſſent; priez pour ceux qui vous perſécutent, & qui vous calomnient; & c'eſt à ces titres qu'on vous reconnoîtra pour les enfans de votre Pere qui eſt*

---

(1) *Honora patrem tuum & matrem tuam, ut ſis longævus ſuper terram.* Exod. cap. 5. ℣. 12.

(2) *Reddite quæ ſunt Cæſaris, Cæſari, & quæ ſunt Dei, Deo.* Matth. cap. 22. ℣. 21.

(3) *Obedite præpoſitis veſtris, & ſubjacete eis.* Hæbr. cap. 13. ℣. 17.

(4) *Implete gaudium meum, ut idem ſapiatis, eandem charitatem habentes, unanimes, idipſum ſentientes; nil per contentionem,* Philipp. cap. 2. ℣. 2. 3,

dans les Cieux. (1) *Quand votre frere ſouffre de la faim, ſi vous lui donnez à manger; quand il a ſoif, ſi vous le déſaltérez; quand il voyage, ſi vous excercez l'hoſpitalité envers lui; quand il eſt nud, ſi vous lui fourniſſez des vêtemens; ſi vous le viſitez dans ſes infirmités, & deſcendez dans la priſon où il eſt renfermé, pour lui donner de la conſolation; ce que vous aurez fait ainſi aux moindres de vos freres, J. C. le tiendra fait à lui-même; & toutes ces bonnes œuvres ſeront pour vous le titre le plus ſûr pour obtenir ſes récompenſes éternelles.* (2).

Quelle ſublime morale, M. F.! Qui n'y reconnoît par tout l'empreinte du cachet de la Divinité? Qui ne voit que, ſi elle eſt pratiquée, cette Religion ſainte, elle établit l'ordre le plus parfait dans toutes les condi-

---

(1) *Diligite inimicos veſtros, benefacite his qui oderunt vos, & orate pro perſequentibus & calumniantibus vos, ut ſitis filii Patris veſtri qui in cœlis eſt.* Matth. cap. 5. ℣ 44 45.

(2) Matth. cap. 25.

tions, dans tous les états; la créature intelligente aime, honore & respecte son Créateur de préférence à tout; les Sujets sont soumis à leurs Souveráins, les inférieurs à leurs supérieurs, les enfans à leurs parens; une charité la plus tendre & la plus universelle fournit aux besoins de tous les malheureux; toute semence de haine, d'animosité, de dissentions & de discordes, est détruite entre les hommes; cette paix universelle que notre divin Législateur fit annoncer *aux hommes de bonne volonté*, (1) dès le premier moment de sa venue, est établie sur la terre? Ne faut il donc pas être, mes Freres dans l'ivresse d'une passion bien furieuse & bien fanatique, pour oser dire qu'une Religion qui enseigne cette morale, a par-tout produit les horreurs les plus étranges? (2)

(1) *Pax hominibus bona voluntatis.* Luc, cap. 2. ℣. 14.
(2) Syst. de la Nat. *Pag.* 370.

Que met-il à ſa place? Vous l'avez vu, M. F. l'homme ſans Dieu, ſans culte, ſans loi, ſans frein, ſans ſubordination, ſans liberté, ſans conſolation, ſans émulation, ſans crainte, ſans eſpérance, ſans pudeur, ſans mœurs, ſans remords; vil eſclave de l'énergie de ſes paſſions, & de l'organiſation de ſa machine, qui peuvent à chaque inſtant le conduire aux plus grands crimes par une fatale néceſſité; en un mot, l'être le plus malheureux, le plus inſupportable pour lui-même, le plus dangereux, & même le plus à craindre dans la Société. Après cela, comment oſe-t-il inviter les hommes à venir ſe jetter avec confiance dans les bras d'une Nature, qui n'a été pour eux qu'une marâtre la plus barbare & la plus cruelle? C'eſt ici, M. F. que nous devons dire du fond de notre cœur avec le Roi Prophête, „ Les méchans ont frappé
„ mes oreilles, de leur jargon impie,
„ mais, ô mon Dieu, qu'il s'en faut
„ qu'il reſſemble à votre Loi! „

Narraverunt mihi iniqui fabulationes ; ſed non ut lex tua. (1)

Que les égaremens monſtrueux de la raiſon humaine, lorſqu'elle eſt livrée à elle-même, (égaremens dont je ferois, Mes chers Freres, un volume immenſe, ſi je les mettois tous ſous vos yeux) ſervent à vous démontrer juſqu'au dernier degré d'évidence, combien la révélation étoit néceſſaire pour fixer d'une maniere immuable les devoirs de l'homme, par rapport à Dieu, par rapport à lui-même, par rapport aux autres hommes ; pour lui faire connoître quelle eſt la véritable ſource des maux qu'il éprouve en ce monde, & quel en eſt le remede ; quelles ſont ſes obligations envers ce divin Rédempteur, après lequel les Patriarches, les Prophetes & toutes les Nations ont pendant pluſieurs ſiecles ſoupiré avec tant d'ardeur, qu'il a été appellé par excellence,

---

(1) Pſ. 118. ℣. 85.

le *Defiré des nations*, (1) en vue & dans la foi duquel toutes les graces ont été obtenues, & toute fanctification a été opérée pendant la durée de l'ancienne Loi ; & qui, ayant enfin confommé lui-même fon vafte & admirable deffein de la réconciliation de l'homme avec Dieu, a montré à l'Univers dans fa Loi nouvelle une fublimité de morale, un héroïfme de fentimens dont la raifon humaine ne fe doutoit pas, & opéré une foule de prodiges qui ont rendu fon nom célebre & vénérable par toute la terre. Il n'a oppofé à la force, que la foibleffe ; à la fcience fuperbe, que la fimplicité & l'ignorance ; aux paffions défordonnées, qu'une morale févere qui condamne tous leurs excès : & c'eft par des moyens, qui felon les lumieres de la fageffe humaine étoient fi propres à détruire fon ouvrage, qu'il l'a établi fur d'éternels & inébranlables fondemens ; qu'il a vaincu l'orgueil des

(2) *Defideratus cunctis gentibus*. Agg. cap. 2. ℣. 8.

hommes; qu'il a soumis tous leurs préjugés, triomphé de leurs passions & de la corruption de leur cœur, triomphe qu'il n'appartenoit, Mes Freres, qu'à un Dieu d'obtenir : *& hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.*

Dieu a parlé : M. F. il est donc infailliblement vrai que si nous observons fidélement sa Loi, les récompenses ineffables, qu'il nous a promises dans l'autre vie, nous seront données ; & que, si nous la transgressons, les châtimens dont il menace notre infidélité seront inévitables ; que le Juste, tandis que le monde aveugle le plaindra, jouira au fond de son cœur des consolations les plus pures ; & que l'impie, au milieu de tout ce que le monde appelle bonheur, sera dévoré par des chagrins, par des remords, par des inquiétudes qui lui feront redouter de se trouver seul vis-à-vis de lui-même.

De ce moment, toutes les ténebres qui couvroient notre esprit sont dissipées, ô mon Dieu ! par votre admira-

ble lumiere ; je vois clairement le but où je dois tendre, le chemin qui m'y conduit, & les moyens de lever tous les obſtacles qui pourroient m'arrêter dans ma courſe. Votre révélation m'oblige à la vérité de croire des Myſteres incompréhenſibles à ma raiſon ; mais n'eſt-il pas tout ſimple que la raiſon éternelle comprenne tout ce que ma foible raiſon ne comprend pas ? Un homme ne peut ſouvent comprendre ce qu'un autre homme voit clairement : eſt-il étonnant que l'Etre ſuprême voie clairement ce que je ne puis comprendre ? Preſque tout eſt myſtere pour moi dans la Nature qui eſt ſous mes yeux, & je prétendrois qu'il ne doit y avoir aucun myſtere pour moi dans l'eſſence de Dieu & dans ſes divines opérations ? Enfin quand je crois ſur la parole de Dieu, je crois ſur la parole de la vérité eſſentielle ; ainſi le motif qui me fait ſoumettre ma raiſon eſt un motif le plus juſte, le plus ſolide & le plus raiſonnable.

Je crois, M. F. devoir mettre ici ſous vos yeux quelques réflexions qui, jointes à celles que l'auguſte Aſſemblée dont je vous envoie l'Ouvrage, vous préſente avec tant d'éloquence & de ſolidité, augmenteront encore, s'il eſt poſſible, la force du préſervatif qu'elle vous donne contre l'Incrédulité. Ces Philoſophes qui veulent vous donner la loi, convenant eux-mêmes qu'ils ne ſont que *de pures machines, qu'ils n'ont que les lumieres les plus bornées*; ce ne peut donc pas être la ſupériorité de leurs lumieres qui vous décide : donc c'eſt uniquement l'intérêt de vos paſſions. Mais ſi l'intérêt de vos paſſions peut vous aveugler au point d'adopter, contre toutes les regles du bon ſens, une Doctrine qui les flatte ; tous les hommes qui ont exiſté avant vous, ayant les mêmes paſſions que vous, & les mêmes intérêts pour s'élever contre la ſévérité de la morale de la Religion Chrétienne, comment eſt-il donc arrivé qu'ils aient enfin ſubi

le joug que cette Religion leur a impoſé ; & que tant d'hommes depuis près de dix-huit ſiecles l'aient porté avec joie ? L'ignorance en ſeroit-elle la cauſe ? La Religion Chrétienne eſt née dans un ſiecle, où le regne d'Auguſte avoit porté tant de lumieres ; elle a été prêchée dans Athênes, Ville dont on reconnoiſſoit le citoyen au caractere d'homme d'eſprit. N'auroit-elle été crue parce qu'elle n'a pas été examinée ? Pluſieurs des Philoſophes les plus célebres qui ont vécu dans ce ſiecle ſe ſont déchaînés contr'elle, comme ceux d'aujourd'hui, qui ont reçu de leurs mains par une tradition fatale les armes avec leſquelles ils la combattoient pour lors, armes dont ils font cependant parade, comme ſi c'étoit eux qui les euſſent forgées : Celſe, Porphire, Julien, entre tous les autres, ont attaqué notre Religion ſainte avec tant de fureur, qu'on les appelloit des chiens enragés contr'elle. (Portrait auquel vous devez reconnoître, M. F. le Philoſophe

dont je viens de réfuter la Doctrine.)

Cette Religion a converti plusieurs Philosophes de ce tems, les plus sçavans & les plus éclairés ; Athénagore, Justin, Aristides, S. Augustin, & des millions de Payens qui tenoient à leurs passions, non-seulement comme tous les hommes, par la corruption de leur cœur, & par l'empire de l'habitude, mais encore par une superstition qui les avoit déifiées, leur avoit élevé des Autels, & avoit fait un devoir sacré de les satisfaire.

Pour la détruire, les anciens Philosophes ont mis en œuvre toute la chaleur de la passion, toute la subtilité de l'esprit, toutes les graces du style, tant en prose, qu'en vers. De siecles en siecles, d'autres Philosophes ont rebattu ce que ces premiers avoient dit, & se sont efforcés de les surpasser, s'il étoit possible, en témérité & en audace. Les Empereurs Romains, pour l'anéantir, ont fait couler pendant trois siecles des torrens de sang avec une barbarie dont il n'y avoit point eu

jusques-là d'exemples : ils ont proscrit, banni les Chrétiens, & les ont rendu odieux en toutes manieres. Julien, l'ennemi le plus furieux des Chrétiens, voyant que ses prédécesseurs, en versant leur sang, les avoient multipliés, bien loin de les détruire, se persuade qu'il les détruira plus sûrement par le mépris ; il les traite en conséquence, comme nos Philosophes modernes, d'imbéciles, de petits génies, indignes de figurer dans la Société ; il les exclut de tous les emplois, & jette sur eux & sur la Religion qu'ils professent tous les ridicules possibles. Enfin, pour donner au monde une preuve publique & éclatante de la fausseté des Prophéties, il annonce dans tout l'Empire, qu'il va faire rebâtir le Temple de Jerusalem, quoique les Prophéties tant vantées des Chrétiens, eussent prédit qu'il ne le seroit jamais. (1)

(1) Ce fait est un des faits le plus constant de l'Histoire. Warburton, après avoir traité ce sujet

Aux annonces d'une pareille épreuve de la vérité des Prophéties, nos Philoſophes modernes auroient battu

---

avec toute la ſagacité de la critique la plus judicieuſe, dans un Ouvrage de 320 *pag. in-8°.* conclut, 1°. que l'entrepriſe de Julien étoit telle & formée dans des circonſtances ſi intéreſſantes, que l'honneur de la révélation demandoit néceſſairement l'intervention divine par un miracle; 2°. que cet Empereur aggrava l'impiété par tous les traits inſultans, les plus propres à attirer le courroux du ciel; 3°. Que l'événement qui renverſa ce deſſein eſt atteſté par tout ce qui peut rendre le témoignage des hommes indubitable; 4°. que les ennemis du Chriſtianiſme, les plus à portée de cette révolution, & Julien lui-même, l'avoient confirmé par leur aveu: quoiqu'en s'efforçant d'en couvrir la honte par des ſubterfuges. De l'examen attentif des objections, il conclut, 1°. Que le caractere de la prophétie qui prononçoit que le Temple ne ſe réleveroit jamais de ſes ruines, de même que l'ordre des décrets divins, rendoit ce miracle indiſpenſable pour l'honneur de la Religion. 2°. Que l'évidence du témoignage rendu par Ammien Marcellin, * eſt ſi pleine & ſi parfaite dans toutes ſes parties, qu'il ne ſe trouve pas une circonſtance dans ſon caractere & dans ſon recit, dont un Incrédule puiſſe ſe prévaloir pour refuſer d'y acquieſcer, & qu'il n'y manque pas une particularité qu'un Chrétien puiſſe deſirer pour ſa conviction; 3°. que les diverſes relations qu'en ont données les Peres de l'Egliſe & les Hiſtoriens Eccle-

* Hiſtorien, payen, contemporain, très-eſtimé.

des mains ; cependant Julien eſt obligé d'abandonner l'ouvrage après l'avoir fait recommencer juſqu'à trois

---

ſiaſtiques ſont non-ſeulement d'accord entr'elles, mais ſe prêtent mutuellement un très-grand poids ; enſorte que les circonſtances de ces relations, qui au premier abord paroiſſent les moins croyables, deviennent après un mur examen les plus dignes de créance. 4°. Qu'il eſt impoſſible que ce fait ait été l'ouvrage d'aucun art humain. 5°. Enfin, qu'il n'eſt pas moins abſurde de ſuppoſer que ç'ait été un ſimple phénomene de la Nature.

M. Littleton, Déiſte Anglois & très-beau génie, fut converti par la force victorieuſe du recit d'Ammien Marcellin. Bayle dans ſon Dictionnaire critique au tit. *Alypius*, *pag*. 207, rapporte ce paſſage & ne le contredit point. Voici le texte de cet Hiſtorien.

Ambitioſum quondam apud Hieroſolimam Templum, quod poſt multa & internecina certamina obſidente Veſpaſiano, poſteàque Tito ægrè eſt oppugnatum, inſtaurare ſumptibus cogitabat immodicis Julianus; negotium que maturandum Alypio dederat Antiochenſi, qui olim Britannias curaverat pro Præfectis. Cumquè res idem inſtaret Alypius, juva-

Julien ayant voulu rebâtir à grands frais le Temple fameux de Jeruſalem, qui, après bien des guerres & des combats ſanglants, avoit été pris & détruit par Veſpaſien & Tite, confia le ſoin de preſſer l'exécution de ce grand ouvrage à Alypius, qui avoit été Propréfet en Bretagne. Alypius agiſſant de concert avec le Gouverneur de la Province, qui mettoit tout en œuvre pour accélérer l'exécution de

fois, & il ne lui reste de son entreprise, que la confusion de l'avoir tentée, & le désespoir d'avoir fourni à l'Univers une preuve évidente de la divinité de la Religion Chrétienne, dans le tems même qu'il vouloit l'anéantir.

Voilà pourquoi nos Philosophes ne veulent point qu'en défendant cette Religion sainte, on argumente contr'eux par les faits, parce qu'ils sentent bien que les faits les mettent sans réponses, ou que les réponses qu'ils pourroient y faire ne seroient qu'un aveu de leur défaite. C'est ce qui les conduit tous nécessairement,

---

l'ordre de l'Empereur, des globes redoutables de feu qui sortoient continuellement des fondemens & brûloient les ouvriers, rendirent le lieu inaccessible, & les élémens s'opposant avec obstination à l'exécution de l'ouvrage, on fut obligé de l'abandonner.

ret que Provinciæ rector, metuendi globi flammarum propè fundamenta crebris assultibus erumpentes, fecere locum, exustis operantibus, inaccessum: hocque modo elemento destinatiùs repellente, cessavit inceptum. Lib. 33. cap. 1.

L'Auteur du Systême de la Nature, disant *pag.* 395, 2. *part. Nous ne nous rendons qu'à l'évidence; si nous avons un systême, il n'est fondé que sur les*

M. F. à un Pirrhoniſme univerſel ſur tous les faits, & ſi abſurde, qu'ils ne regardent même l'exiſtence des corps & de l'Univers, que comme une ſimple probabilité.

Après tout ce que je viens de vous expoſer, M. F. concevez-vous comment il a pu arriver naturellement, que notre Religion ſainte ſubſiſte depuis près de dix-huit ſiecles dans toute ſa pureté, puiſque nous profeſſons encore aujourd'hui le même Évangile & le même Symbole que l'on profeſſoit du tems des Apôtres; que cette Religion ait vu diſparoître devant elle de grands Empires & une multitude de Sectes qui, après avoir fait figure pendant quelque tems dans le monde, ont laiſſé à peine quelques traces de leur ancienne exiſtence; & qu'elle ſoit reſtée ſeule ferme & inébranlable ſur

---

faits. Celui que nous citons étant auſſi inconteſtable, il doit donc s'y rendre & reconnoître par conſéquent la Divinité de notre Religion.

les fondemens ſur leſquels ſon divin Auteur l'a poſée.

C'eſt de-là, M. F. que S. Auguſtin tiroit cet argument invincible par lequel je finirai cet ouvrage : *Ou la Religion Chrétienne s'eſt établie par des miracles, ou elle s'eſt établie ſans miracles ; ſi elle s'eſt établie par des miracles, elle eſt donc divine ; ſi elle s'eſt établie ſans miracles, le plus grand de tous les miracles eſt qu'elle ſe ſoit établie ſans miracles.* (1)

(1) *Tria ſunt incredibilia quæ tamen facta ſunt : incredibile eſt Chriſtum reſurrexiſſe in carne & in cœlum aſcendiſſe cum carne : incredibile eſt mundum rem tam incredibilem credidiſſe : incredibile eſt homines ignobiles, infimos, pauciſſimos, imperitos, rem tam incredibilem mundo & in illo etiam doctis perſuadere potuiſſe : horum trium incredibilium primum nolunt iſti, cum quibus agimus, credere ; ſecundum coguntur & cernere, quòd non inveniunt, unde ſit factum, ſi non credunt tertium. Reſurrectio certe Chriſti toto jam mundo prædicatur & creditur ; ſi credibilis non eſt, unde toto terrarum orbe jam credita eſt ? . . . Eloquia perſuadentium quæ dicebant mira fuerunt facta non verba... Quæ ſi, ut leguntur, geſta eſſe concedunt, ecce tot incredibilia tribus illis incredibilibus addimus.. Si verò etiam iſta miracula facta eſſe non credunt, hoc nobis unum grande miraculum ſufficit, quod terrarum orbis ſine*

Je ne vous dirai plus qu'un mot, Mes chers Freres, intérrogez votre cœur dans le ſilence de vos paſſions & de votre amour propre : ſi, dans une affaire qui décideroit de votre honneur & de toute votre fortune, on vous jugeoit avec autant de légéreté, de préventions & de paſſions, que vous jugez de votre religion, vous tiendriez-vous bien condamnés?

Vu le Livre qui a pour titre *Syſtême de la Nature*, &c. & dont nous avons exposé la Doctrine, après l'avoir ſérieuſement examiné par nous-mêmes, & avoir pris l'avis de pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur piété & leur ſçavoir, le Saint Nom de Dieu invoqué, Nous condamnons ledit Livre comme contenant une Doctrine abominable, tendante à renverſer tous les fondemens de la Loi naturelle &

---

ullis miraculis credidit. Aug. lib. 22, de civ. Dei, cap. 5.

de la Religion Chrétienne; comme adoptant pour principe fondamental le Matérialiſme, & la Doctrine inſenſée de l'Athéiſme; détruiſant la liberté de l'homme, & lui ſubſtituant une fatale néceſſité: anéantiſſant les notions primitives des vertus & des vices; ſubſtituant à la regle des mœurs preſcrite par la raiſon & par la Morale Evangélique, les paſſions & l'intérêt particulier; tendante à troubler la paix des États, à exciter & fomenter les ſéditions & les révoltes; à altérer la concorde & la paix dans les familles, en détruiſant les principes qui les uniſſent: comme juſtifiant, conſeillant le Suicide, & en faiſant même un devoir en certains cas; établiſſant des principes injurieux aux Souverains, propres à révolter les Sujets contre toute autorité, & même contre la perſonne ſacrée des Rois; favoriſant ouvertement toute eſpece d'Incrédules, & renouvellant preſque tous leurs monſtrueux Syſtêmes;

comme contenant un très-grand nombre de propoſitions reſpectivement fauſſes, erronnées, hérétiques, ſcandaleuſes, impies, blaſphématoires, pleines de haine & de fureur contre Dieu, ſa Religion & ſes Miniſtres.

En conſéquence Nous défendons très-expreſſément, ſous les peines de droit, à toutes perſonnes de notre Diocèſe, de lire & retenir ledit Livre ou autres de cette nature, & s'ils en ont des exemplaires, leur ordonnons de les rapporter à notre Secrteariat: les exhortant à ſe ſouvenir que c'eſt une têmérité condamnable & très-dangereuſe de ſe permettre ſans néceſſité, même par un motif de pure curioſité, des lectures capables d'éteindre la Foi, de corrompre les mœurs, d'affoiblir le reſpect dû à la perſonne ſacrée des Souverains, & de troubler la tranquillité des États.

Donné à Sens dans notre Palais Archiépiſcopal; ſous le Sceau de nos Armes, notre Seing & le contre

ſeing du Secretaire de notre Archevêché, ce vingtieme jour de Décembre mil ſept cent ſoixante-dix.

PAUL, CARDINAL DE LUYNES,
Archevêque de Sens.

Par Son Éminence.

LE PELLERIN,
Chanoine, Secretaire.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre très-cher & très-amé Couſin le Cardinal PAUL D'ALBERT DE LUYNES, Archevêque de Sens, Nous a fait expoſer qu'il auroit beſoin de nos Lettres de Privilege pour l'impreſſion des Uſages de ſon Diocèſe; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter notredit Couſin, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer, par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, *Tous les Bréviaires, Diurnaux, Miſſels, Rituels, Antiphoniers, Manuels, Graduels, Proceſſionnaux, Epiſtoliers, Pſeautiers, demi-Pſeautiers, Directoires, Heures, Catéchiſmes, Ordonnances, Mandemens, Statuts-Synodaux, Lettres-paſtorales, & Inſtructions à l'uſage de ſon Diocèſe*, en tels volumes, formes, marges & caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes; ſans toutefois qu'à l'occaſion des Livres ci-deſſus ſpécifiés, il puiſſe en être imprimé d'autres qui ne ſoient pas de notredit Couſin; faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter leſdits Livres en tout ou en partie, & d'en faire aucunes Traductions ou extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de notredit Couſin, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à notredit Couſin, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts;

à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'Impression desdits Livres, seront remis ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & qu'il en sera remis ensuite deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir notredit Cousin & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le quatorzieme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre regne le cinquante-quatrieme: Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 502. fol. 652. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108. du même Réglement. A Paris, ce 17 Avril 1769.*

Signé, DE LORMEL, Adjoint.

CESSION DU PRIVILEGE.

PAUL D'ALBERT DE LUYNES, par la Miséricorde Divine, Cardinal Prêtre de la Sainte Église Romaine, Archevêque Vicomte de Sens, Primat des Gaules & de Germanie, Abbé-Comte de Corbie, Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, &c. Nous avons cédé & transporté, cédons & transportons par ces Présentes, au Sieur PIERRE-HARDOUIN TARBE', notre seul Imprimeur & Libraire à Sens, le droit de privilege qui nous appartient, en conséquence des Lettres-Patentes de SA MAJESTE', à nous accordées le 15 Mars mil sept cent soixante-neuf, pour, en vertu d'icelles, faire par ledit Sieur TARBÉ, imprimer, vendre & distribuer les Livres qui paroîtront sous notre Nom, & à l'usage de notre Diocèse, tant en Latin, qu'en François, & en Latin-François, en telle marge, forme & caractere que bon lui semblera, & ce jusqu'à l'expiration de notredit Privilege, & eu égard aux dépenses qu'il est & sera obligé de faire pour les impressions desdits Livres, nous consentons qu'à l'expiration de notredit privilege, il en obtienne à ses frais une continuation pour six autres années, ou tel autre temps qu'il conviendra. DONNÉ à Rome, dans le Conclave, ce 6 Mai mil sept cent soixante-neuf, sous notre seing, le sceau de nos armes, & le contreseing de notre Secretaire ordinaire.

PAUL, CARDINAL DE LUYNES, Archevêque de Sens.

PAR SON ÉMINENCE,

L. GRANDJEAN.

Registré la présente Cession sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 906. fol. 609. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 6 Juin 1769.

Signé, BRIASSON, Syndic.

